212

NO

DI

PENDANT

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES VOYAGES.

TOME SOIXANTE-DIX-NEUF.

Voyage de la Pérouse

AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES 1785, 1786, 1787 ET 1788.

Nouvelle Bibliothèque

DES VOYAGES,

OU

CHOIX DES VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANS.

LA PÉROUSE.

III.

A PARIS,

CHEZ LECOINTE, ÉDITEUR

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1832.

NW
910.4F
L311.9
V. 2

FRANCOIS
CHARMONAL
45 FRANC
FORTIN
JUN 19 6

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES VOYAGES.

VOYAGE

DE

LA PÉROUSE.

Arrivée à Cavite.—Manière dont nous y sommes reçus par le commandant de la place. — M. Boutin, lieutenant de vaisseau, est expédié à Manille vers le gouverneur général. — Accueil qui est fait à cet officier. — Détails sur Cavite et sur son arsenal. — Description de Manille et de ses environs. — Sa population. — Désavantages résultant du gouvernement qui y est établi.—Pénitences dont nous sommes témoins pendant la semaine sainte.—Impôt sur le tabac.—Création de la nouvelle compagnie des Philippines.—Réflexions sur cet établissement. —Détails sur les îles méridionales des Philippines.—Guerre continuelle avec les Mores ou les Mahométans de ces différentes îles.—Séjour à Manille.—État militaire de l'île Luçon.

Nous avions à peine mouillé à l'entrée

234664

du port de Cavite, qu'un officier vint à bord, de la part du commandant de cette place, pour nous prier de ne pas communiquer avec la terre, jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur général, auquel il se proposait de dépêcher un courrier dès qu'il serait informé des motifs de notre relâche. Nous répondîmes que nous désirions des vivres et la permission de réparer nos frégates, pour continuer le plus promptement possible notre campagne : mais, avant le départ de l'officier espagnol, le commandant de la baie * arriva de Manille, d'où l'on avait aperçu nos vaisseaux. Il nous apprit qu'on y était informé de notre arrivée dans les mers de la Chine, et que les lettres du ministre d'Espagne nous avaient annoncés au gouverneur général depuis plusieurs mois. Cet officier ajouta que la saison permettait de mouiller devant Manille, où nous trouverions réunis tous les agrémens et toutes les ressources qu'il est possible de se procurer aux

* Le commandant de la baie est, en Espagne, le chef des douaniers ; il a un grade militaire : celui de Manille a rang de capitaine.

Philippines ; mais nous étions à l'ancre devant un arsenal, à une portée de fusil de terre, et nous eûmes peut-être l'impolitesse de laisser connaître à cet officier que rien ne pouvait compenser ces avantages : il voulut bien permettre que M. Boutin, lieutenant de vaisseau, s'embarquât dans son canot pour aller rendre compte de notre arrivée au gouverneur général, et le prier de donner des ordres afin que nos différentes demandes fussent remplies avant le 5 avril, le plan ultérieur de notre voyage exigeant que les deux frégates fussent sous voiles le 10 du même mois. M. Basco, brigadier des armées navales, gouverneur général de Manille, fit le meilleur accueil à l'officier que je lui avais envoyé, et donna les ordres les plus formels pour que rien ne pût retarder notre départ.

Il écrivit aussi au commandant de Cavite de nous permettre de communiquer avec la place, et de nous y procurer les secours et les agrémens qui dépendaient de lui. Le retour de M. Boutin, chargé des dépêches de M. Basco, nous rendit tous citoyens de Cavite ; nos vaisseaux

étaient si près de terre, que nous pou-
vions descendre et revenir à bord à chaqu
minute. Nous trouvâmes différentes mai
sons pour travailler à nos voiles, faire no
salaisons, construire deux canots, loge
nos naturalistes, nos ingénieurs-géogra-
phes ; et le bon commandant nous prêt
la sienne pour y dresser notre observatoire
Nous jouissions d'une aussi entière libert
que si nous avions été à la campagne, e
nous trouvions au marché et dans l'arse-
nal les mêmes ressources que dans un de
meilleurs ports de l'Europe.

Cavite, à trois lieues dans le sud-oues
de Manille, était autrefois un lieu asse
considérable : mais, aux Philippines com-
me en Europe, les grandes villes pompen
en quelque sorte les petites; et il n'y rest
plus aujourd'hui que le commandant d
l'arsenal, un contador, deux lieutenan
de port, le commandant de la place, cen
cinquante hommes de garnison, et le
officiers attachés à cette troupe.

Tous les autres habitans sont métis o
Indiens, attachés à l'arsenal, et forment
avec leur famille, qui est ordinairemen
très-nombreuse, une population d'envi

ron quatre mille âmes, réparties dans la ville et dans le faubourg Saint-Roch. On y compte deux paroisses, et trois couvens d'hommes, occupés chacun par deux religieux, quoique trente pussent y loger commodément. Les jésuites y possédaient autrefois une très-belle maison ; la compagnie de commerce nouvellement établie par le gouvernement s'en est emparée. En général, on n'y voit plus que des ruines ; les anciens édifices en pierre sont abandonnés, ou occupés par des Indiens qui ne les réparent point ; et Cavite, la seconde ville des Philippines, la capitale d'une province de son nom, n'est aujourd'hui qu'un méchant village, où il ne reste d'autres Espagnols que des officiers militaires ou d'administration. Mais si la ville n'offre aux yeux qu'un monceau de ruines, il n'en est pas de même du port, où M. Bermudès, brigadier des armées navales, qui y commande, a établi un ordre et une discipline qui font regretter que ses talens aient été exercés sur un si petit théâtre. Tous ses ouvriers sont Indiens, et il a absolument les mêmes ateliers que ceux qu'on voit dans nos arsenaux d'Europe. Cet offi-

cier, du même grade que le gouverneur général, ne trouve aucun détail au-dessous de lui, et sa conversation nous a prouvé qu'il n'y en avait peut-être pas au-dessus de ses connaissances. Tout ce que nous lui demandâmes fut accordé avec une grâce infinie ; les forges, la poulierie, la garniture, travaillèrent pendant plusieurs jours pour nos frégates. M. Bermudès prévenait nos désirs ; et son amitié était d'autant plus flatteuse, qu'on jugeait à son caractère qu'il ne l'accordait pas facilement : cette austérité de principes qu'il annonçait avait peut-être nui à sa fortune militaire. Comme nous ne pouvions nous flatter de rencontrer ailleurs un port aussi commode, M. de Langle et moi résolûmes de faire visiter en entier notre grément, et de décapeler nos haubans. Cette précaution n'emportait aucune perte de temps, puisque nous étions nécessités d'attendre, au moins un mois, les différentes provisions dont nous avions adressé l'état à l'intendant de Manille.

Le surlendemain de notre arrivée à Cavite, nous nous embarquâmes pour la capitale avec M. de Langle ; nous étions

accompagnés de plusieurs officiers. Nous employâmes deux heures et demie à faire ce trajet dans nos canots, qui étaient armés de soldats, à cause des Mores dont la baie de Manille est souvent infestée. Nous fîmes notre première visite au gouverneur, qui nous retint à dîner, et nous donna son capitaine des gardes pour nous conduire chez l'archevêque, l'intendant et les différens oïdors. Ce ne fut pas pour nous une des journées les moins fatigantes de la campagne. La chaleur était extrême, et nous étions à pied, dans une ville où tous les citoyens ne sortent qu'en voiture : mais on n'en trouve pas à louer, comme à Batavia ; et sans M. Sebir, négociant français, qui, informé par hasard de notre arrivée à Manille, nous envoya son carrosse, nous aurions été obligés de renoncer aux différentes visites que nous nous étions proposé de faire.

La ville de Manille, y compris ses faubourgs, est très-considérable ; on évalue sa population à trente-huit mille âmes, parmi lesquelles on compte à peine mille ou douze cents Espagnols ; les autres sont métis, Indiens ou Chinois, cultivant tous

les arts, et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Les familles espagnoles les moins riches ont une ou plusieurs voitures ; deux très-beaux chevaux coûtent trente piastres, leur nourriture et les gages d'un cocher six piastres par mois : ainsi il n'est aucun pays où la dépense d'un carrosse soit moins considérable, et en même temps plus nécessaire. Les environs de Manille sont ravissans ; la plus belle rivière y serpente, et se divise en différens canaux, dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de Bay, qui est à sept lieues dans l'intérieur, bordé de plus de cent villages indiens, situés au milieu du territoire le plus fertile.

Manille, bâtie sur le bord de la baie de son nom qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, est à l'embouchure d'une rivière navigable jusqu'au lac d'où elle tire sa source ; c'est peut-être la ville de l'univers la plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvent dans la plus grande abondance et au meilleur marché ; mais les habillemens, les quincailleries d'Europe, les meubles, s'y vendent à un

prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les gênes de toute espèce mises sur le commerce, y rendent les productions et les marchandises de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe ; et cette colonie, quoique différens impôts rapportent au fisc près de huit cent mille piastres, coûte encore chaque année à l'Espagne quinze cent mille livres, qui y sont envoyées du Mexique. Les immenses possessions des Espagnols en Amérique n'ont pas permis au gouvernement de s'occuper essentiellement des Philippines ; elles sont encore comme ces terres des grands seigneurs, qui restent en friche, et feraient cependant la fortune de plusieurs familles.

Je ne craindrai pas d'avancer qu'une très-grande nation qui n'aurait pour colonie que les îles Philippines, et qui y établirait le meillleur gouvernement qu'elles puissent comporter, pourrait voir sans envie tous les établissemens européens de l'Afrique et de l'Amérique.

Trois millions d'habitans peuplent ces différentes îles, et celle de Luçon en contient à peu près le tiers. Ces peuples ne

m'ont paru en rien inférieurs à ceux d'Europe ; ils cultivent la terre avec intelligence, sont charpentiers, menuisiers, forgerons, orfèvres, tisserands, maçons, etc. J'ai parcouru leurs villages ; je les ai trouvés bons, hospitaliers, affables ; et quoique les Espagnols en parlent avec mépris et les traitent de même, j'ai reconnu que les vices qu'ils mettent sur le compte des Indiens doivent être imputés au gouvernement qu'ils ont établi parmi eux. On sait que l'avidité de l'or, et l'esprit de conquête dont les Espagnols et les Portugais étaient animés il y a deux siècles, faisaient parcourir à des aventuriers de ces deux nations les différentes mers et les îles des deux hémisphères, dans la seule vue d'y rencontrer ce riche métal.

Quelques rivières aurifères, et le voisinage des épiceries, déterminèrent sans doute les premiers établissemens des Philippines ; mais le produit ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues. A l'avarice de ces motifs on vit succéder l'enthousiasme de la religion : un grand nombre de religieux de tous les ordres furent envoyés pour y prêcher le christianisme ;

et la moisson fut si abondante, que l'on compta bientôt huit ou neuf cents chrétiens dans ces différentes îles. Si ce zèle avait été éclairé d'un peu de philosophie, c'était sans doute le système le plus propre à assurer la conquête des Espagnols, et à rendre cet établissement utile à la métropole : mais on ne songea qu'à faire des chrétiens, et jamais des citoyens. Ce peuple fut divisé en paroisses, et assujetti aux pratiques les plus minutieuses et les plus extravagantes : chaque faute, chaque péché, est encore puni de coups de fouet ; le manquement à la prière et à la messe est tarifé, et la punition est administrée aux hommes ou aux femmes, à la porte de l'église, par ordre du curé. Les fêtes, les confréries, les dévotions particulières, occupent un temps très-considérable ; et comme dans les pays chauds les têtes s'exaltent encore plus que dans les climats tempérés, j'ai vu, pendant la semaine sainte, des pénitens masqués traîner des chaînes dans les rues, les jambes et les reins enveloppés d'un fagot d'épines, recevoir ainsi, à chaque station, devant la porte des églises, ou devant des oratoi-

res, plusieurs coups de discipline, et se soumettre enfin à des pénitences aussi rigoureuses que celles des faquirs de l'Inde. Ces pratiques, plus propres à faire des enthousiastes que de vrais dévots, sont aujourd'hui défendues par l'archevêque de Manille ; mais il est vraisemblable que certains confesseurs les conseillent encore, s'ils ne les ordonnent pas.

A ce régime monastique qui énerve l'âme, et persuade un peu trop à ce peuple, déjà paresseux par l'influence du climat et le défaut de besoins, que la vie n'est qu'un passage et les biens de ce monde des inutilités, se joint l'impossibilité de vendre les fruits de la terre avec un avantage qui en compense le travail. Ainsi, lorsque tous les habitans ont la quantité de riz, de sucre, de légumes, nécessaire à leur subsistance, le reste n'est plus d'aucun prix : on a vu, dans ces circonstances, le sucre être vendu moins d'un sou la livre, et le riz rester sur la terre sans être récolté. Je crois qu'il serait difficile à la société la plus dénuée de lumières d'imaginer un système de gouvernement plus absurde que celui qui régit ces colonies depuis deux siècles.

Le port de Manille, qui devrait être franc et ouvert à toutes les nations, a été, jusque dans ces derniers temps, fermé aux Européens, et ouvert seulement à quelques Mores, Arméniens, ou Portugais de Goa. L'autorité la plus despotique est confiée au gouverneur. L'audience, qui devrait la modérer, est sans pouvoir devant la volonté du représentant du gouvernement espagnol : il peut, non de droit, mais de fait, recevoir ou confisquer les marchandises des étrangers que l'espoir d'un bénéfice a conduits à Manille, et qui ne s'y exposent que sur l'apparence d'un très-gros profit ; ce qui est ruineux, à la vérité, pour les consommateurs. On n'y jouit d'aucune liberté : les inquisiteurs et les moines surveillent les consciences ; les oïdors, toutes les affaires particulières ; le gouverneur, les démarches les plus innocentes ; une promenade dans l'intérieur de l'île, une conversation, sont du ressort de sa juridiction ; enfin, le plus beau et le plus charmant pays de l'univers est certainement le dernier qu'un homme libre voulût habiter. J'ai vu à Manille cet honnête et vertueux gouverneur des Ma-

riannes, ce M. Tobias, trop célébré pour son repos par l'abbé Raynal, je l'ai vu poursuivi par les moines, qui ont suscité contre lui sa femme, en le peignant comme un impie; elle a demandé à se séparer de lui pour ne pas vivre avec un prétendu réprouvé, et tous les fanatiques ont applaudi à cette résolution. M. Tobias est lieutenant-colonel du régiment qui forme la garnison de Manille; il est reconnu pour le meilleur officier du pays; le gouverneur a cependant ordonné que ses appointemens, qui sont assez considérables, resteraient à sa pieuse femme, et lui a laissé vingt-six piastres seulement par mois pour sa subsistance et celle de son fils. Ce brave militaire, réduit au désespoir, épiait le moment de s'évader de cette colonie pour aller demander justice. Une loi très-sage, mais malheureusement sans effet, qui devrait modérer cette autorité excessive, est celle qui permet à chaque citoyen de poursuivre le gouverneur vétéran devant son successeur: mais celui-ci est intéressé à excuser tout ce qu'on reproche à son prédécesseur; et le citoyen assez téméraire pour se plaindre

est exposé à de nouvelles et à de plus fortes vexations.

Les distinctions les plus révoltantes sont établies et maintenues avec la plus grande sévérité. Le nombre des chevaux attelés aux voitures est fixé pour chaque état ; les cochers doivent s'arrêter devant le plus grand nombre, et le seul caprice d'un oïdor peut retenir en file derrière sa voiture toutes celles qui ont le malheur de se trouver sur le même chemin. Tant de vices dans ce gouvernement, tant de vexations qui en sont la suite, n'ont cependant pu anéantir entièremeut les avantages du climat : les paysans ont encore un air de bonheur qu'on ne rencontre pas dans nos villages d'Europe ; leurs maisons sont d'une propreté admirable, ombragées par des arbres fruitiers qui croissent sans culture. L'impôt que paie chaque chef de famille est très-modéré ; il se borne à cinq réaux et demi, en y comprenant les droits de l'église, que la nation perçoit : tous les évêques, chanoines et curés, sont salariés par le gouvernement ; mais ils ont établi un casuel qui compense la modicité de leurs traitemens.

Un fléau terrible s'élève depuis quelques années, et menace de détruire un reste de bonheur ; c'est l'impôt sur le tabac : ce peuple a une passion si immodérée pour la fumée de ce narcotique, qu'il n'est pas d'instant dans la journée où un homme, où une femme n'ait un *cigarro* à la bouche ; les enfans à peine sortis du berceau contractent cette habitude. Le tabac de l'île Luçon est le meilleur de l'Asie ; chacun en cultivait autour de sa maison pour sa consommation, et le petit nombre de bâtimens étrangers qui avait la permission d'aborder à Manille en transportait dans toutes les parties de l'Inde.

Une loi prohibitive vient d'être promulguée ; le tabac de chaque particulier a été arraché et confiné dans des champs où on ne le cultive plus qu'au profit de la nation. On en a fixé le prix à une demi-piastre la livre; et, quoique la consommation en soit prodigieusement diminuée, la solde de la journée d'un manœuvre ne suffit pas pour procurer à sa famille le tabac qu'elle consomme chaque jour. Tous les habitans conviennent généralement que deux piastres d'imposition, ajoutées à la capitation des

contribuables, auraient rendu au fisc une somme égale à celle de la vente du tabac, et n'auraient pas occasioné les désordres que celle-ci a produits. Des soulèvemens ont menacé tous les points de l'île, les troupes ont été employées à les comprimer; une armée de commis est soudoyée pour empêcher la contrebande et forcer les consommateurs à s'adresser aux bureaux nationaux : plusieurs ont été massacrés; mais ils ont été promptement vengés par les tribunaux, qui jugent les Indiens avec beaucoup moins de formalités que les autres citoyens. Il reste enfin un levain auquel la plus petite fermentation pourrait donner une activité redoutable, et il n'est pas douteux qu'un peuple ennemi, qui aurait des projets de conquête, ne trouvât une armée d'Indiens à ses ordres le jour qu'il leur apporterait des armes, et qu'il mettrait le pied dans l'île. Le tableau qu'on pourrait tracer de l'état de Manille dans quelques années, serait bien différent de celui de son état actuel, si le gouvernement d'Espagne adoptait pour les Philippines une meilleure constitution. La terre ne s'y refuse à aucune des productions les

plus précieuses ; neuf cent mille individus des deux sexes dans l'île de Luçon peuvent être encouragés à la cultiver ; ce climat permet de faire dix récoltes de soie par an, tandis que celui de la Chine laisse à peine l'espérance de deux.

Le coton, l'indigo, les cannes à sucre, le café, naissent sans culture sous les pas de l'habitant qui les dédaigne. Tout annonce que les épiceries n'y seraient pas inférieures à celles des Moluques : une liberté absolue de commerce pour toutes les nations assurerait un débit qui encouragerait toutes les cultures ; un droit modéré sur toutes les exportations suffirait, dans bien peu d'années, à tous les frais de gouvernement ; la liberté de religion accordée aux Chinois, avec quelques priviléges, attirerait bientôt dans cette île cent mille habitans des provinces orientales de leur empire, que la tyrannie des mandarins en chasse. Si à ces avantages les Espagnols joignaient la conquête de Macao, leurs établissemens en Asie, et les bénéfices que leur commerce en retirerait, seraient certainement plus considérables que ceux des Hollandais aux Moluques et à Java.

La création de la nouvelle compagnie des Philippines semble annoncer que l'attention du gouvernement s'est enfin tournée vers cette partie du monde ; il a adopté, mais partiellement, le plan du cardinal Alberoni. Ce ministre avait senti que l'Espagne, n'ayant point de manufactures, ferait mieux d'enrichir de ses métaux les nations asiatiques que celles de l'Europe, ses rivales, dont elle alimentait le commerce et augmentait les forces en consommant les objets de leur industrie : il crut donc qu'il devait faire de Manille une foire ouverte à toutes les nations, et il voulait inviter les armateurs des différentes provinces d'Espagne à aller se pourvoir, dans ce marché, de toiles ou autres étoffes de la Chine et des Indes, nécessaires à la consommation des colonies et de la métropole.

On sait qu'Alberoni avait plus d'esprit que de lumières ; il connaissait assez bien l'Europe, mais il n'avait pas la plus légère idée de l'Asie. Les objets de la plus grande consommation pour l'Espagne et ses colonies sont ceux de la côte de Coromandel et du Bengale ; il est certainement aussi aisé de les apporter à Cadix qu'à

Manille, située à une grande distance de cette côte, et dont les parages sont assujettis à des moussons qui exposent les navigateurs à des pertes et à des retardemens considérables. Ainsi la différence du prix de Manille à celui de l'Inde doit être au moins de cinquante pour cent; et si à ce prix on ajoute les frais immenses des armemens faits en Espagne pour un pays aussi éloigné, on sentira que les effets de l'Inde qui ont passé par Manille doivent être vendus très-cher dans l'Europe espagnole, encore plus cher dans ses colonies de l'Amérique; et que les nations qui, comme l'Angleterre, la Hollande et la France, font ce commerce directement, pourront toujours en introduire en contrebande avec le plus grand avantage. C'est cependant ce plan mal combiné qui a servi de base à celui de la nouvelle compagnie, mais, ce qui est pis encore, avec des restrictions et des préjugés qui le rendent bien inférieur à celui du ministre italien; il est tel enfin, qu'il ne paraît pas possible que cette compagnie se soutienne quatre ans, quoique son privilége ait, en quelque sorte, englouti le commerce entier de la

nation dans ses colonies de l'Amérique. La prétendue foire de Manille, où la nouvelle compagnie doit se pourvoir, n'est ouverte qu'aux nations indiennes; comme si on craignait d'y voir augmenter la concurrence des vendeurs, et d'obtenir les toiles du Bengale à trop vil prix.

On a pu remarquer d'ailleurs que ces prétendus pavillons mores, arméniens ou de Goa, ne transportent que des marchandises anglaises; et comme ces différens déguisemens occasionent des frais nouveaux, ils sont à la charge des consommateurs : ainsi la différence des prix de l'Inde à ceux de Manille n'est plus de cinquante pour cent, mais de soixante et jusqu'à quatre-vingts. A ce vice se joint celui du droit qu'a la compagnie d'acheter exclusivement les productions de l'île Luçon, dont l'industrie, n'étant pas excitée par la concurrence des acheteurs, restera toujours dans cette inertie qui a causé son engourdissement pendant deux siècles. Assez d'autres ont parlé du gouvernement militaire et civil de Manille; j'ai cru devoir faire connaître cette ville sous ce nouveau rapport, que l'établisse-

ment de la nouvelle compagnie a peut-être rendu intéressant, dans un siècle où tous les hommes destinés à occuper un rang dans l'état doivent connaître la théorie du commerce.

Les Espagnols ont quelques établissemens dans les différentes îles au sud de celle de Luçon : mais ils semblent n'y être que soufferts, et leur situation à Luçon n'engage pas les habitans des autres îles à reconnaître leur souveraineté; ils y sont, au contraire, toujours en guerre. Ces prétendus Mores dont j'ai déjà parlé, qui infestent leurs côtes, qui font de si fréquentes descentes, et emmènent en esclavage les Indiens des deux sexes soumis aux Espagnols, sont les habitans de Mindanao, de Mindoro, de Panay, lesquels ne reconnaissent que l'autorité de leurs princes particuliers, nommés aussi improprement sultans que ces peuples sont appelés Mores; ils sont véritablement Malais, et ont embrassé le mahométisme à peu près à la même époque où l'on a commencé à prêcher le christianisme à Manille. Les Espagnols les ont appelés Mores, et leurs souverains, sultans, à cause

de l'identité de leur religion avec celle des peuples d'Afrique de ce nom, ennemis de l'Espagne depuis tant de siècles. Le seul établissement militaire des Espagnols dans les Philippines méridionales est celui de Samboangan dans l'île de Mindanao, où ils entretiennent une garnison de cent cinquante hommes, commandée par un gouverneur militaire, à la nomination du gouverneur général de Manille : il n'y a dans les autres îles que quelques villages défendus par de mauvaises batteries, servies par des milices, et commandées par des alcades, au choix du gouverneur général, mais susceptibles d'être pris parmi toutes les classes des citoyens qui ne sont pas militaires; les véritables maîtres des différentes îles où sont situés les villages espagnols, les auraient bientôt détruits s'ils n'avaient pas un très-grand intérêt à les conserver. Ces Mores sont en paix dans leurs propres îles : mais ils expédient des bâtimens pour pirater sur les côtes de celle de Luçon; et les alcades achètent un très-grand nombre des esclaves faits par ces pirates, ce qui dispense ceux-ci de les apporter à Batavia, où ils n'en trou-

veraient qu'un beaucoup moindre prix. Ces détails peignent mieux la faiblesse du gouvernement des Philippines que tous les raisonnemens des différens voyageurs. Les lecteurs s'apercevront que les Espagnols sont trop faibles pour protéger le commerce de leurs possessions ; tous leurs bienfaits envers ces peuples n'on eu, jusqu'à présent, pour objet que leur bonheur dans l'autre vie.

Nous ne passâmes que quelques heures à Manille ; et le gouverneur ayant pris congé de nous aussitôt après le dîner pour faire sa sieste, nous eûmes la liberté d'aller chez M. Sebir, qui nous rendit les services les plus essentiels pendant notre séjour dans la baie de Manille. Ce négociant français, l'homme le plus éclairé de notre nation que j'aie rencontré dans les mers de la Chine, avait cru que la nouvelle compagnie des Philippines, et l'intimité des cabinets de Madrid et de Versailles, lui procureraient les moyens d'étendre ses spéculations, qui se trouvaient rétrécies par le rétablissement de la compagnie française des Indes ; il avait, en conséquence, réglé toutes ses affaires à Canton

et à Macao, où il était établi depuis plusieurs années, et il avait formé une maison de commerce à Manille, où il poursuivait d'ailleurs la décision d'une affaire très-considérable qui intéressait un de ses amis : mais il voyait déjà que les préjugés contre les étrangers, et le despotisme de l'administration, formeraient un obstacle invincible pour l'exécution de ses vues; il songeait, lorsque nous sommes arrivés, à terminer toutes ses affaires plutôt qu'à les étendre.

Nous rentrâmes dans nos canots à six heures du soir, et fûmes de retour à bord de nos frégates à huit heures; mais, craignant que pendant que nous nous occuperions, à Cavite, de la réparation de nos bâtimens, les entrepreneurs de biscuit, de farine, etc., ne nous rendissent victimes de la lenteur ordinaire des négocians de leur nation, je crus devoir ordonner à un officier de s'établir à Manille, et d'aller, chaque jour, voir les différens fournisseurs auxquels l'intendant nous avait adressés. Je fis choix de M. de Vaujuas, lieutenant de vaisseau, embarqué sur l'Astrolabe : mais bientôt cet officier m'écrivit

que son séjour à Manille était inutile; que M. Gonsoles Carvagnal, intendant des Philippines, se donnait des soins si particuliers pour nous, qu'il allait lui-même, chaque jour, voir les progrès des ouvriers qui travaillaient pour nos frégates, et que sa vigilance était aussi active que s'il eût lui-même fait partie de l'expédition. Ses prévenances, ses attentions, exigent de nous un témoignage public de reconnaissance. Son cabinet d'histoire naturelle a été ouvert à tous nos naturalistes, auxquels il a fait part de ses différentes collections dans les trois règnes de la nature. Au moment de notre départ, j'ai reçu de lui une collection complète et double des coquilles qui se trouvent dans les mers des Philippines. Son désir de nous être utile s'est porté sur tout ce qui pouvait nous intéresser.

Nous reçûmes, huit jours après notre arrivée à Manille, une lettre de M. Elstockenstrom, par laquelle ce premier subrécargue de la compagnie de Suède nous apprenait qu'il avait vendu nos peaux de loutre dix mille piastres, et nous autorisait à tirer pareille somme sur lui. Je dé-

sirais beaucoup de me procurer ces fonds à Manille, pour les distribuer aux équipages, qui, partis de Macao sans recevoir cet argent, craignaient de ne jamais voir réaliser leurs espérances. M. Sebir n'avait dans ce moment aucune remise à faire à Macao : nous eûmes recours à M. Gonsoles, à qui toute affaire de cet ordre était étrangère, mais qui usa de l'influence que l'amabilité de son caractère lui donnait sur les différens négocians de Manille, pour les engager à escompter nos lettres de change; les fonds qui en provinrent furent partagés aux matelots avant notre départ.

Les grandes chaleurs de Manille commencèrent à produire quelques mauvais effets sur la santé de nos équipages. Quelques matelots furent attaqués de coliques, qui n'eurent cependant aucune suite fâcheuse. Mais MM. de Lamanon et Daigremont, qui avaient apporté de Macao un commencement de dyssenterie, occasioné vraisemblablement par une transpiration supprimée, loin de trouver à terre un soulagement à leur maladie, y virent leur état empirer, au point que M. Daigremont

fut sans espérance le vingt-troisième jour après notre arrivée, et mourut le vingt-cinquième ; c'était la seconde personne morte de maladie à bord de l'Astrolabe, et un malheur de ce genre n'avait point encore été éprouvé sur la Boussole, quoique peut-être nos équipages eussent en général joui d'une moins bonne santé que ceux de l'autre frégate. Il faut observer que le domestique qui avait péri dans la traversée du Chili à l'île de Pâque, s'était embarqué poitrinaire ; et M. de Langle avait cédé au désir de son maître, qui s'était flatté que l'air de la mer et des pays chauds opérerait sa guérison. Quant à M. Daigremont, malgré ses médecins et à l'insu de ses camarades et de ses amis, il voulut guérir sa maladie avec de l'eau-de-vie brûlée, des pimens et d'autres remèdes auxquels l'homme le plus robuste n'aurait pu résister, et il succomba victime de son imprudence et dupe de la trop bonne opinion qu'il avait de son tempérament.

Le 28 mars, tous nos travaux étaient finis à Cavite, nos canots construits, nos voiles réparées, le grément visité, les fré-

gates calfatées en entier, et nos salaisons mises en barils : nous n'avions pas voulu confier ce dernier travail aux fournisseurs de Manille, nous savions que les salaisons des galions ne s'étaient jamais conservées trois mois ; et notre confiance dans la méthode du capitaine Cook était très-grande : en conséquence, il fut remis à chaque saleur une copie du procédé du capitaine Cook, et nous surveillâmes ce nouveau genre de travail. Nous avions à bord du sel et du vinaigre d'Europe, et nous n'achetâmes des Espagnols que des cochons à un prix très-modéré.

Les communications entre Manille et la Chine sont si fréquentes, que, chaque semaine, nous recevions des nouvelles de Macao ; nous apprîmes avec le plus grand étonnement l'arrivée dans la rivière de Canton du vaisseau la Résolution, commandé par M. d'Entrecasteaux, et celle de la frégate la Subtile, aux ordres de M. la Croix de Castries. Ces bâtimens, partis de Batavia lorsque la mousson du nord-est était dans sa force, s'étaient élevés à l'est des Philippines, avaient côtoyé la nouvelle Guinée, traversé des mers remplies d'é-

cueils, dont ils n'avaient aucune carte, et, après une navigation de soixante-dix jours depuis Batavia, étaient parvenus enfin à l'entrée de la rivière de Canton, où ils avaient mouillé le lendemain de notre départ. Les observations astronomiques qu'ils ont faites pendant ce voyage seront bien importantes pour la connaissance de ces mers, toujours ouvertes aux bâtimens qui ont manqué la mousson; et il est bien étonnant que notre compagnie des Indes eût fait choix pour commander le vaisseau qui manqua son voyage cette année, d'un capitaine qui n'avait aucune connaissance de cette route.

Je reçus à Manille une lettre de M. d'Entrecasteaux, qui m'informait des motifs de son voyage; et, peu de temps après, la frégate la Subtile vint m'apporter elle-même d'autres dépêches.

M. la Croix de Castries, qui avait doublé le cap de Bonne-Espérance avec la Calypso, nous apprit les nouvelles d'Europe : mais ces nouvelles dataient du 24 avril, et il restait encore à notre curiosité un espace d'une année à regretter; d'ailleurs nos amis, nos familles, n'avaient pas profité

de cette occasion pour nous écrire, et, dans l'état de tranquillité où se trouvait l'Europe, l'intérêt des événemens publics était un peu faible auprès de celui qui nourrissait nos craintes et nos espérances. Nous eûmes donc encore un nouveau moyen de faire parvenir nos lettres en France. La Subtile était assez bien armée pour permettre à M. la Croix de Castries de réparer en partie les pertes de soldats et d'officiers que nous avions faites en Amérique : il donna quatre hommes avec un officier à chaque frégate ; M. Guyet, enseigne de vaisseau, fut embarqué sur la Boussole, et M. le Gobien, garde de la marine, sur l'Astrolabe. Cette augmentation était bien nécessaire ; nous avions huit officiers de moins qu'à notre départ de France, en y comprenant M. de Saint-Ceran, que le délabrement total de sa santé me força de renvoyer à l'île de France sur la Subtile, tous les chirurgiens ayant déclaré qu'il lui était impossible de continuer le voyage.

Cependant nos vivres avaient été embarqués à l'époque que nous avions déterminée ; mais la semaine sainte, qui suspend

toute affaire à Manille, occasiona quelques retards dans nos provisions particulières, et je fus forcé de fixer mon départ au lundi d'après Pâques. Comme la mousson du nord-est était encore très-forte, le sacrifice de trois ou quatre jours ne pouvait nuire au succès de l'expédition. Le 3 avril, nous embarquâmes tous nos instrumens d'astronomie. La longitude orientale de Cavite, déterminée par un très-grand nombre d'observations de distance, fut de 118° 50' 40"; et la latitude nord, de 14° 29' 9".

Avant de mettre à la voile, je crus devoir aller avec M. de Langle faire nos remercîmens au gouverneur général de la célérité avec laquelle ses ordres avaient été exécutés; et plus particulièrement encore à l'intendant, de qui nous avions reçu tant de marques d'intérêt et de bienveillance. Ces devoirs remplis, nous profitâmes, l'un et l'autre, d'un séjour de quarante-huit heures chez M. Sebir pour aller visiter en canot ou en voiture les environs de Manille. On n'y rencontre ni superbes maisons, ni parcs, ni jardins : mais la nature y est si belle, qu'un simple village indien sur le bord de la rivière, une mai-

son à l'européenne, entourée de quelques arbres, forment un coup d'œil plus pittoresque que celui de nos plus magnifiques châteaux ; et l'imagination la moins vive se peint toujours le bonheur à côté de cette riante simplicité. Les Espagnols sont presque tous dans l'usage d'abandonner le séjour de la ville après les fêtes de Pâques, et de passer la saison brûlante à la campagne. Ils n'ont pas cherché à embellir un pays qui n'avait pas besoin d'art : une maison propre et spacieuse, bâtie sur le bord de l'eau, avec des bains très-commodes, d'ailleurs sans avenues, sans jardins, mais ombragée de quelques arbres fruitiers, voilà la demeure des citoyens les plus riches ; et ce serait un des lieux de la terre les plus agréables à habiter, si un gouvernement plus modéré, et quelques préjugés de moins, assuraient davantage la liberté civile de chaque habitant. Les fortifications de Manille ont été augmentées par le gouverneur général, sous la direction de M. Sauz, habile ingénieur : mais la garnison est bien peu nombreuse ; elle consiste, en temps de paix, dans un seul régiment d'infanterie de deux batail-

lons, composés chacun d'une compagnie de grenadiers et de huit de fusiliers, les deux bataillons formant ensemble treize cents hommes effectifs. Ce régiment est mexicain; tous les soldats sont de la couleur des mulâtres : on assure qu'ils ne cèdent point en valeur et en intelligence aux troupes européennes. Il y a de plus deux compagnies d'artillerie, commandées par un lieutenant-colonel, et composées chacune de quatre-vingts hommes, ayant pour officiers un capitaine, un lieutenant, un enseigne et un surnuméraire; trois compagnies de dragons, formant un escadron de cent cinquante chevaux, commandé par le plus ancien des trois capitaines; enfin un bataillon de milice de douze cents hommes, levés et soldés anciennement par un métis chinois, fort riche, nommé Tuasson, qui fut anobli. Tous les soldats de ce corps sont métis chinois : ils font le même service dans la place que les troupes réglées, et reçoivent aujourd'hui la même solde; mais ils seraient d'un faible secours à la guerre. On peut mettre sur pied, au besoin, et dans très-peu de temps, huit mille hommes de milice, divisés en

bataillons de province, commandés par des officiers européens ou créoles. Chaque bataillon a une compagnie de grenadiers : l'une de ces compagnies a été disciplinée par un sergent retiré du régiment qui est à Manille ; et les Espagnols, quoique plus portés à décrier qu'à exalter la bravoure et le mérite des Indiens, assurent que cette compagnie ne cède en rien à celles des régimens européens.

La petite garnison de Samboangan, dans l'île de Mindanao, n'est pas prise sur celle de l'île Luçon ; on a formé, pour les îles Mariannes, et pour celle de Mindanao, deux corps de cent cinquante hommes chacun, qui sont invariablement attachés à ces colonies.

Départ de Cavite. — Rencontre d'un banc au milieu du canal de Formose. — Latitude et longitude de ce banc. — Nous mouillons à deux lieues au large de l'ancien fort Zélande. — Nous appareillons le lendemain. — Détails sur les îles Percadores, ou de Pong-hou. — Reconnaissance de l'île Botol Tabaco-xima. — Nous prolongeons l'île Kumi, qui fait partie du royaume de Likeu. — Les frégates entrent dans la mer du Japon, et prolongent la côte de Chine. — Nous faisons route pour l'île Quelpaert. — Nous prolongeons la côte de Corée, et faisons chaque jour des observations astronomiques. — Détails sur l'île Quelpaert, la Corée, etc. — Découverte de l'île Dagelet; sa longitude et sa latitude.

Le 9 avril, nous mîmes sous voile avec l'espérance de doubler, pendant le jour, toutes les îles des différentes passes de la baie de Manille. Avant notre appareillage, M. de Langle et moi reçûmes la visite de M. Bermudès, qui nous assura que la mousson du nord-est ne reverserait pas d'un mois, et qu'elle était encore plus tardive sur la côte de Formose, le

continent de la Chine étant, en quelque sorte, la source des vents de nord qui règnent pendant plus de neuf mois de l'année sur les côtes de cet empire : mais notre impatience ne nous permit pas d'écouter les conseils de l'expérience; nous nous flattâmes de quelque heureuse exception, et nous prîmes congé de lui. De petites variations de vent nous permirent de gagner bientôt le nord de l'île de Luçon.

Nous eûmes à peine doublé le cap Bujador, que les vents se fixèrent au nord-est avec une opiniâtreté qui ne nous prouva que trop la vérité des conseils de M. Bermudès. Nous eûmes connaissance de l'île Formose le 21 avril. Nous éprouvâmes, dans le canal qui la sépare de celle de Luçon, des lits de marée très-violens. Le 22 avril, je relevai l'île de Lamay, qui est à la pointe du sud-ouest de Formose, à l'est un quart sud-est, à la distance d'environ trois lieues. La mer était très-grosse, et l'aspect de la côte me persuada que je m'élèverais plus facilement au nord, si je pouvais approcher la côte de la Chine. Les vents de nord-nord-est me

permirent de gouverner au nord-ouest, et de gagner ainsi en latitude ; mais, au milieu du canal, je remarquai que la mer était extrêmement changée. La sonde rapporta vingt-cinq brasses, fond de sable, et, quatre minutes après, dix-neuf brasses seulement. Un changement de fond si rapide me fit juger que ce brassiage n'était pas celui de la Chine, dont nous étions encore à plus de trente lieues, mais celui d'un banc qui n'est point marqué sur les cartes. Je continuai à sonder, et ne trouvai bientôt que douze brasses : je virai de bord vers l'île Formose, et le fond ne cessa pas d'être aussi irrégulier. Je crus alors devoir prendre le parti de mouiller, et j'en fis le signal à l'Astrolabe. La nuit fut belle ; au jour, nous n'aperçûmes aucun brisant autour de nous. J'ordonnai d'appareiller, et je remis le cap au nord-ouest un quart ouest vers le continent de la Chine : mais à neuf heures du matin, la sonde ayant rapporté vingt-une brasses, et, une minute après, onze brasses, fond de roche, je crus ne pas devoir continuer une recherche si dangereuse ; nos canots naviguaient trop mal pour pouvoir sonder

en avant de nos frégates, et nous indiquer le brassiage. Je pris donc le parti de sortir par la même aire de vent, et je fixai la route au sud-est un quart est. Nous fîmes six lieues ainsi, sur un fond inégal de sable et de rocher, depuis vingt-quatre brasses jusqu'à onze : alors le brassiage augmenta, et nous perdîmes entièrement le fond à dix heures du soir, environ à douze lieues du point d'où nous avions viré de bord le matin. Ce banc, dont nous n'avons pas déterminé les limites au nord-ouest, est, sur le milieu de la longueur de la ligne que nous avons parcourue, par 23° de latitude nord, et 116° 45' de longitude orientale; son extrémité sud-est, par 22° 52' de latitude, et 117° 3' de longitude : il peut n'être pas dangereux, puisque notre moindre brassiage a été de onze brasses; mais la nature et l'inégalité de son fond le rendent très-suspect, et il est à remarquer que ces bas-fonds, très-fréquens dans les mers de Chine, ont presque tous des pointes à fleur d'eau, qui ont occasioné beaucoup de naufrages.

Notre bordée nous ramena sur la côte

de Formose, vers l'entrée de la baie de l'ancien fort de Zélande, où est la ville de Taywan, capitale de cette île. J'étais informé de la révolte de la colonie chinoise, et je savais qu'on avait envoyé contre elle une armée de vingt mille hommes commandée par le santoq de Canton. La mousson du nord-est, qui était encore dans toute sa force, me permettant de sacrifier quelques jours au plaisir d'apprendre des nouvelles ultérieures de cet événement, je mouillai à l'ouest de cette baie, par dix-sept brasses, quoique nos canots eussent trouvé quatorze brasses à une lieue et demie du rivage; mais je n'ignorais pas qu'on ne pouvait approcher l'île de très-près, qu'il n'y avait que sept pieds d'eau dans le port de Taywan, et que, dans le temps où les Hollandais en étaient possesseurs, leurs vaisseaux étaient obligés de rester aux îles Pescadores, où est un très-bon port, qu'ils avaient fortifié. Cette circonstance me rendait très-indécis sur le parti d'envoyer à terre un canot, que je ne pouvais soutenir avec mes frégates, et qui aurait, vraisemblablement, paru suspect dans l'état de guerre où se trouvait

cette colonie chinoise. Ce que je pouvais présumer de plus heureux, était qu'il me fût renvoyé sans avoir la permission d'aborder : si au contraire on le retenait, ma position devenait très-embarrassante ; et deux ou trois champans brûlés auraient été une faible compensation de ce malheur. Je pris donc le parti de tâcher d'attirer à bord des bateaux chinois qui naviguaient à notre portée; je leur montrai des piastres, qui m'avaient paru être un puissant aimant pour cette nation : mais toute communication avec les étrangers est apparemment interdite à ces habitans. Il était évident que nous ne les effrayions pas, puisqu'ils passaient à portée de nos armes ; mais ils refusaient d'aborder. Un seul eut cette audace ; nous lui achetâmes son poisson au prix qu'il voulut, afin que cela nous donnât une bonne réputation, s'il osait convenir d'avoir communiqué avec nous. Il nous fut impossible de deviner les réponses que ces pêcheurs firent à nos questions qu'ils ne comprirent certainement point. Non-seulement la langue de ces peuples n'a aucun rapport avec celle des Européens ; mais cette espèce de lan-

gage pantomime que nous croyons universel, n'en est pas mieux entendu, et un mouvement de tête qui signifie oui parmi nous, a peut-être une acception diamétralement opposée chez eux. Ce petit essai, supposé même que l'on fît au canot que j'enverrais la réception la plus heureuse, me convainquit encore plus de l'impossibilité qu'il y avait de satisfaire ma curiosité ; je me décidai à appareiller le lendemain avec la brise de terre. Différens feux allumés sur la côte, et qui me parurent des signaux, me firent croire que nous avions jeté l'alarme ; mais il était plus que probable que les armées chinoise et rebelle n'étaient pas aux environs de Taywan, où nous n'avions vu qu'un petit nombre de bateaux pêcheurs qui, dans le moment d'une action de guerre, auraient eu une autre destination. Ce qui n'était pour nous qu'une conjecture, devint bientôt une certitude. Le lendemain, la brise de terre et du large nous ayant permis de remonter dix lieues vers le nord, nous aperçûmes l'armée chinoise à l'embouchure d'une grande rivière qui est par 23 25' de latitude nord, et dont les bancs

s'étendent à quatre ou cinq lieues au large. Nous mouillâmes par le travers de cette rivière, sur un fond de vase de trente-sept brasses. Il ne nous fut pas possible de compter tous les bâtimens ; plusieurs étaient à la voile, d'autres mouillés en pleine côte, et on en voyait une très-grande quantité dans la rivière. L'amiral, couvert de différens pavillons, était le plus au large ; il mouilla sur l'accord des bancs, à une lieue dans l'est de nos frégates. Dès que la nuit fut venue, il mit à tous ses mâts des feux qui servirent de point de ralliement à plusieurs bâtimens qui étaient encore au vent ; ces bâtimens, obligés de passer auprès de nos frégates pour joindre leur commandant, avaient grand soin de ne nous approcher qu'à la plus grande portée du canon, ignorant sans doute si nous étions amis ou ennemis. La clarté de la lune nous permit jusqu'à minuit de faire ces observations, et nous n'avons jamais plus ardemment désiré que le temps fût beau pour voir la suite des événemens. Nous avions relevé les îles méridionales des Pescadores à l'ouest un quart nord-ouest : il est probable que l'armée chi-

noise, partie de la province de Fokien, s'était rassemblée dans l'île Ponghou, la plus considérable des Pescadores, où il y a un très-bon port, et qu'elle était partie de ce point de réunion pour commencer ses opérations. Nous ne pûmes néanmoins satisfaire notre curiosité; car le temps devint si mauvais, que nous fûmes forcés d'appareiller avant le jour, afin de sauver notre ancre, qu'il nous eût été impossible de lever, si nous eussions retardé d'une heure ce travail. Le ciel s'obscurcit à quatre heures du matin; l'horizon ne nous permit plus de distinguer la terre. Je vis cependant, à la pointe du jour, le vaisseau amiral chinois courir vent arrière vers la rivière avec quelques autres champans que j'apercevais encore à travers la brume. Je portai au large; les vents étaient au nord-nord-est, et je me flattais de doubler les Pescadores, le cap au nord-ouest: mais, à mon grand étonnement, j'aperçus à neuf heures du matin plusieurs rochers, faisant partie de ce groupe d'îles, qui me restaient au nord-nord-ouest; le temps était si gras, qu'il n'avait été possible de les distinguer que lorsque nous en fûmes

très-près. Les brisans dont ils étaient entourés se confondaient avec ceux qui étaient occasionés par la lame; je n'avais vu une plus grosse mer de ma vie. Je revirai de bord vers Formose à neuf heures du matin; et à midi, l'Astrolabe, qui était devant nous; signala douze brasses, en prenant les amures sur l'autre bord; je sondai dans l'instant, et j'en trouvai quarante : ainsi, à moins d'un quart de lieue de distance, on tombe de quarante brasses à douze; et vraisemblablement on tomberait de douze à deux en bien peu de temps, puisque l'Astrolabe ne trouva que huit brasses pendant qu'elle virait de bord, et il était probable que cette frégate n'avait pas encore quatre minutes à courir cette courte bordée. Cet événement nous apprit que le canal entre les îles du nord-est des Pescadores et les bancs de Formose n'avait pas plus de quatre lieues de largeur; il eût été conséquemment dangereux d'y louvoyer pendant la nuit par un temps épouvantable, avec un horizon qui avait moins d'une lieue d'étendue, et une si grosse mer, qu'à chaque fois que nous virions vent arrière, nous avions

à craindre d'être couverts par les lames. Ces divers motifs me déterminèrent à prendre le parti d'arriver, pour passer dans l'est de Formose : mes instructions ne m'enjoignaient point de diriger ma route par le canal ; il ne m'était d'ailleurs que trop prouvé que je n'y réussirais jamais avant le changement de mousson ; et comme cette époque, qui ne pouvait être que très-prochaine, est presque toujours précédée d'un très-fort coup de vent, je crus qu'il valait mieux essuyer cette bourrasque au large, et je dirigeai ma route vers les îles méridionales des Pescadores, que je relevai à l'ouest-sud-ouest. Etant obligé de prendre ce parti, je voulais au moins reconnaître ces îles autant qu'un aussi mauvais temps pouvait le permettre. Nous les prolongeâmes à deux lieues de distance, et il paraît qu'elles s'étendent au sud jusque par 23° 12'. Nous ne sommes pas aussi certains de leurs limites au nord : les plus septentrionales dont nous ayons eu connaissance s'étendent jusque par 23° 25' ; mais nous ignorons s'il n'y en a pas au-delà.

Ces îles sont un amas de rochers qui

présentent toutes sortes de figures ; une entre autres ressemble parfaitement à la tour de Cordouan qui est à l'entrée de la rivière de Bordeaux, et l'on jurerait que ce rocher est taillé par la main des hommes. Parmi ces îlots, nous avons compté cinq îles d'une hauteur moyenne, qui paraissaient comme des dunes de sable ; nous n'y avons aperçu aucun arbre. A la vérité, le temps affreux de cette journée rend cette observation très-incertaine ; mais ces îles doivent être connues par les relations des Hollandais, qui avaient fortifié le port de Pong-hou dans le temps qu'ils étaient les maîtres de Formose ; on sait aussi que les Chinois y entretiennent une garnison de cinq à six cents Tartares, qui sont relevés tous les ans.

Comme la mer était devenue beaucoup plus belle à l'abri de ces îles, nous sondâmes plusieurs fois ; nous trouvâmes un fond de sable si inégal, que l'Astrolabe, à une portée de fusil de terre, avait quarante brasses, lorsque notre sonde n'en rapportait que vingt-quatre ; bientôt nous perdîmes entièrement le fond. La nuit approchant, je dirigeai la route au sud

un quart sud-est, et au jour je revins à l'est-sud-est, pour passer dans le canal entre Formose et les îles Bashées. Nous essuyâmes le lendemain une bourrasque aussi forte que celle de la veille, mais qui ne dura que jusqu'à dix heures du soir; elle fut précédée d'une pluie si abondante, qu'on n'en peut voir de pareille qu'entre les Tropiques. Le ciel fut en feu toute la nuit; les éclairs les plus vifs partaient de tous les points de l'horizon; nous n'entendîmes cependant qu'un coup de tonnerre. Nous courûmes vent arrière, sous la misaine et les deux huniers, tous les ris pris, le cap au sud-est, afin de doubler Velerete, qui, d'après le relèvement que nous avions fait, avant la nuit, de la pointe du sud de Formose, devait nous rester à quatre lieues dans l'est. Les vents furent constamment au nord-ouest pendant toute cette nuit; mais les nuages chassaient avec la plus grande force au sud-ouest, et un brouillard qui n'était pas à cent toises d'élévation au-dessus de nos têtes suivait seul l'impulsion des vents inférieurs. J'avais fait la même observation depuis plusieurs jours; elle n'avait pas peu servi

à me déterminer à prendre le large pendant cette crise de la nature, que les vents annonçaient, et que la pleine lune rendait plus vraisemblable encore. Nous restâmes en calme plat toute la journée du lendemain, et à mi-canal entre les îles Bashées et celles de Botol Tabaco-xima : ce canal est de seize lieues. Les vents nous ayant permis d'approcher cette île à deux tiers de lieue, j'aperçus distinctement trois villages sur la côte méridionale ; et une pirogue parut faire route sur nous. J'aurais voulu pouvoir visiter ces villages habités vraisemblablement par des peuples semblables à ceux des îles Bashées, que Dampier nous peint si bons et si hospitaliers ; mais la seule baie qui paraissait promettre un mouillage était ouverte aux vents de sud-est, qui semblaient devoir souffler très-incessamment, parce que les nuages en chassaient avec force : vers minuit, ils se fixèrent en effet dans cette partie, et me permirent de faire route au nord-est quart nord. Nous avions sondé plusieurs fois, aux approches de Botol Tabaco-xima, et jusqu'à une demi-lieue de distance de terre, sans trouver fond :

tout annonce que s'il y a un mouillage, c'est à une très-grande proximité de la côte. Cette île, à laquelle aucun voyageur connu n'a abordé, peut avoir quatre lieues de tour; elle est séparée, par un canal d'une demi-lieue, d'un îlot ou très-gros rocher, sur lequel on apercevait un peu de verdure avec quelques broussailles, mais qui n'est ni habité ni habitable.

L'île, au contraire, paraît contenir une assez grande quantité d'habitans, puisque nous avons compté trois villages considérables dans l'espace d'une lieue. Elle est très-boisée, depuis le tiers de son élévation, prise du bord de la mer, jusqu'à la cime, qui nous parut coiffée des plus grands arbres. L'espace de terrain compris entre ces forêts et le sable du rivage conserve une pente encore très-rapide; il était du plus beau vert, et cultivé en plusieurs endroits, quoique sillonné par les ravins que forment les torrens qui descendent des montagnes. Je crois que Botol Tabacoxima peut être aperçu de quinze lieues lorsque le temps est clair; mais cette île est très-souvent enveloppée de brouillards,

et il paraît que l'amiral Anson n'eut d'abord connaissance que de l'îlot dont j'ai parlé, qui n'a pas la moitié de l'élévation de Botol. Après avoir doublé cette île, nous dirigeâmes notre route au nord-nord-est, très-attentifs pendant la nuit à regarder s'il ne se présenterait pas quelque terre devant nous. Un fort courant qui portait au nord, ne nous permettait pas de connaître avec certitude la quantité de chemin que nous faisions : mais un très-beau clair de lune et la plus grande attention nous rassuraient sur les inconvéniens de naviguer au milieu d'un archipel très-peu connu des géographes ; car il ne l'est que par la lettre du père Gaubil, missionnaire, qui avait appris quelques détails du royaume de Likeu et de ses trente-six îles par un ambassadeur du roi de Likeu, qu'il avait connu à Pékin.

On sent combien des déterminations en latitude et en longitude faites sur de telles données sont insuffisantes pour la navigation ; mais c'est toujours un grand avantage de savoir qu'il existe des îles et des écueils dans le parage où l'on se trouve.

Le 5 mai, nous eûmes connaissance, à une heure du matin, d'une île qui nous restait au nord-nord-est, et je fis route pour ranger cette île à une demi-lieue dans l'ouest. Nous sondâmes plusieurs fois sans trouver fond à cette distance. Bientôt nous eûmes la certitude que l'île était habitée; nous vîmes des feux en plusieurs endroits, et des troupeaux de bœufs qui paissaient sur le bord de la mer. Lorsque nous eûmes doublé sa pointe occidentale, qui est le côté le plus beau et le plus habité, plusieurs pirogues se détachèrent de la côte pour nous observer. Nous paraissions leur inspirer une extrême crainte: leur curiosité les faisait avancer jusqu'à la portée du fusil, et leur défiance les faisait fuir aussitôt avec rapidité. Enfin nos cris, nos gestes, nos signes de paix, et la vue de quelques étoffes, déterminèrent deux de ces pirogues à nous aborder: je fis donner à chacune une pièce de nankin et quelques médailles. On voyait que ces insulaires n'étaient pas partis de la côte avec l'intention de faire aucun commerce, car ils n'avaient rien à nous offrir en échange de nos présens; et ils

amarrèrent à une corde un seau d'eau douce, en nous faisant signe qu'ils ne se croyaient pas acquittés envers nous, mais qu'ils allaient à terre chercher des vivres, ce qu'ils exprimaient en portant la main dans leur bouche. Avant d'aborder la frégate, ils avaient posé leurs mains sur la poitrine, et levé les bras vers le ciel : nous répétâmes ces gestes, et ils se déterminèrent alors à venir à bord ; mais c'était avec une méfiance que leur physionomie n'a jamais cessé d'exprimer. Ils nous invitaient cependant à approcher la terre, nous faisant connaître que nous n'y manquerions de rien. Ces insulaires ne sont ni Chinois ni Japonais ; mais, situés entre ces deux empires, ils paraissent tenir des deux peuples: ils étaient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton ; leurs cheveux, retroussés sur le sommet de la tête, étaient roulés autour d'une aiguille qui nous a paru d'or ; chacun avait un poignard dont le manche était aussi d'or. Leurs pirogues n'étaient construites qu'avec des arbres creusés, et ils les manœuvraient assez mal. J'aurais désiré d'aborder à cette île; mais comme nous avions mis en panne

pour attendre ces pirogues, et que le courant portait au nord avec une extrême vitesse, nous étions beaucoup tombés sous le vent, et nous aurions peut-être fait de vains efforts pour la rapprocher : d'ailleurs nous n'avions pas un moment à perdre, et il nous importait d'être sortis des mers du Japon avant le mois de juin, époque des orages et des ouragans qui rendent ces mers les plus dangereuses de l'univers.

Il est évident que des vaisseaux qui auraient des besoins trouveraient à se pourvoir de vivres, d'eau et de bois, dans cette île, et peut-être même à y lier quelque petit commerce : mais comme elle n'a guère que trois ou quatre lieues de tour, il n'est pas vraisemblable que sa population excède quatre ou cinq cents personnes ; et quelques aiguilles d'or ne sont pas une preuve de richesse. Je lui ai conservé le nom d'*île Kumi*. Elle est située par 24° 33' de latitude nord, et 120° 56' de longitude orientale. L'île Kumi fait partie, sur cette carte, d'un groupe de sept ou huit îles dont elle est la plus occidentale ; et celle-ci est isolée, ou au moins séparée de celles

qu'on peut lui supposer à l'est, par des canaux de huit à dix lieues, notre horizon ayant eu cette étendue sans que nous ayons aperçu aucune terre. D'après les détails qu'on a sur la grande île de Likeu, capitale de toutes les îles à l'orient de Formose, je suis assez porté à croire que les Européens y seraient reçus, et qu'ils trouveraient peut-être à y faire un commerce aussi avantageux qu'au Japon. A une heure après midi, je forçai de voiles au nord, sans attendre les insulaires qui nous avaient exprimé par signes qu'ils seraient bientôt de retour avec des comestibles: nous étions encore dans l'abondance, et le meilleur vent nous invitait à ne pas perdre un temps si précieux. Je continuai ma route au nord, toutes voiles dehors, et nous n'étions plus en vue de l'île Kumi au coucher du soleil; le ciel était cependant clair, notre horizon paraissait avoir dix lieues d'étendue. Je fis petites voiles la nuit, et je mis en travers à deux heures du matin, après avoir couru cinq lieues, parce que je supposai que les courans avaient pu nous porter dix à douze milles en avant de notre estime. Au jour, j'eus connaissance d'une île

dans le nord-nord-est, et de plusieurs rochers ou îlots plus à l'est. Je dirigeai ma route pour passer à l'ouest de cette île, qui est ronde et bien boisée dans la partie occidentale. Je la rangeai à un tiers de lieue sans trouver fond, et n'aperçus aucune trace d'habitation. Elle est si escarpée, que je ne la crois pas même habitable; son étendue peut être de deux tiers de lieue de diamètre, ou de deux lieues de tour. Lorsque nous fûmes par son travers, nous eûmes connaissance d'une seconde île de même grandeur, aussi boisée, et à peu près de même forme, quoiqu'un peu plus basse; elle nous restait au nord-nord-est; et entre ces îles, il y avait cinq groupes de rochers autour desquels volait une immense quantité d'oiseaux. J'ai conservé à cette dernière le nom d'*île de Hoapinsu*, et à celle plus au nord et à l'est, le nom de *Tiaoyu-su*, noms donnés à des îles qui se trouvent dans l'est de la pointe septentrionale de Formose. Nos déterminations placent l'île Hoapinsu à 25° 44' de latitude nord, et 121° 14' de longitude orientale; et celle de Tiaoyu-su à 25° 55' de latitude, et 121° 27' de longitude.

Nous étions enfin sortis de l'archipel des îles de Likeu, et nous allions entrer dans une mer plus vaste, entre le Japon et la Chine, où quelques géographes prétendent qu'on trouve toujours fond. Cette observation est exacte : mais ce n'a guère été que par 24° 4' que la sonde a commencé à rapporter soixante-dix brasses ; et depuis cette latitude jusque par-delà le canal du Japon, nous n'avons plus cessé de naviguer sur le fond : la côte de Chine est même si plate, que, par les 31 degrés, nous n'avions que vingt-cinq brasses à plus de trente lieues de terre. Je m'étais proposé, en partant de Manille, de reconnaître l'entrée de la mer Jaune, au nord de Nankin, si les circonstances de ma navigation me permettaient d'y employer quelques semaines : mais, dans tous les cas, il importait au succès de mes projets ultérieurs de me présenter à l'entrée du canal du Japon avant le 20 mai ; et j'éprouvai sur la côte septentrionale de la Chine des contrariétés qui ne me permirent que de faire sept à huit lieues par jour : les brumes y furent aussi épaisses et aussi constantes que sur les côtes de Labrador ; les vents très-faibles

n'y variaient que du nord-est à l'est; nous étions souvent en calme plat, obligés de mouiller, et de faire des signaux pour nous conserver à l'ancre, parce que nous n'apercevions point l'Astrolabe, quoiqu'à portée de la voix : les courans étaient si violens, que nous ne pouvions tenir un plomb sur le fond pour nous assurer si nous ne chassions pas; la marée n'y filait cependant qu'une lieue par heure, mais sa direction était incalculable; elle changeait à chaque instant, et faisait exactement le tour du compas dans douze heures, sans qu'il y eût un seul moment de mer étale. Dans l'espace de dix ou douze jours, nous n'eûmes qu'un seul bel éclairci, qui nous permit d'apercevoir un îlot ou rocher situé par 30° 45' de latitude nord, et 121° 26' de longitude orientale : bientôt il s'embruma, et nous ignorons s'il est contigu au continent, ou s'il en est séparé par un large canal; car nous n'eûmes jamais la vue de la côte, et notre moindre fond fut de vingt brasses.

Le 19 mai, après un calme qui durait depuis quinze jours avec un brouillard très-épais, les vents se fixèrent au nord-

ouest, grand frais : le temps resta terne et blanchâtre, mais l'horizon s'étendit à plusieurs lieues. La mer, qui avait été si belle jusqu'alors, devint extrêmement grosse. J'étais à l'ancre par vingt-cinq brasses au moment de cette crise; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai ma route, sans perdre un instant, au nord-est quart est, vers l'île Quelpaert, qui était le premier point de reconnaissance intéressant avant que d'entrer dans le canal du Japon. Cette île, qui n'est connue des Européens que par le naufrage du vaisseau hollandais Sparrow-hawk en 1635, était, à cette même époque, sous la domination du roi de Corée. Nous en eûmes connaissance, le 21 mai, par le temps le plus beau possible, et dans les circonstances les plus favorables pour les observations de distance. Nous déterminâmes la pointe du sud, par 33° 14' de latitude nord, et 124° 15' de longitude orientale. Je prolongeai, à deux lieues, toute la partie du sud-est, et je relevai avec le plus grand soin un développement de douze lieues. Il n'est guère possible de trouver une île qui offre un plus bel aspect : un

pic d'environ mille toises, qu'on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île, dont il est sans doute le réservoir; le terrain descend en pente très-douce jusqu'à la mer, d'où les habitations paraissent en amphithéâtre. Le sol nous a semblé cultivé jusqu'à une très-grande hauteur. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, les divisions des champs; ils sont très-morcelés, ce qui prouve une grande population. Les nuances très-variées des différentes cultures rendaient la vue de cette île encore plus agréable. Elle appartient malheureusement à un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient dans l'esclavage ceux qui ont le malheur de faire naufrage sur ces côtes. Quelques-uns des Hollandais du vaisseau Sparrow-hawk y trouvèrent moyen, après une captivité de dix-huit ans, pendant laquelle ils reçurent plusieurs bastonnades, d'enlever une barque, et de passer au Japon, d'où ils se rendirent à Batavia, et enfin à Amsterdam. Cette histoire, dont nous avions la relation sous les yeux, n'était pas propre à nous engager à en-

voyer un canot au rivage : nous avions vu deux pirogues s'en détacher; mais elles ne nous approchèrent jamais à une lieue, et il est vraisemblable que leur objet était seulement de nous observer, et peut-être de donner l'alarme sur la côte de Corée. Je continuai ma route, jusqu'à minuit, au nord-est quart est. Au jour, j'aperçus la pointe du nord-est de l'île Quelpaert à l'ouest, et je fixai ma route au nord-nord-est pour approcher la Corée. Nous ne cessâmes pas de sonder d'heure en heure, et nous trouvâmes de soixante à soixante-dix brasses. Nous eûmes alors connaissance de différentes îles ou rochers qui forment une chaîne de plus de quinze lieues en avant du continent de la Corée; leur gisement est à peu près nord-est et sud-ouest, et nos observations placent les plus septentrionales par 35° 15' de latitude nord, et 127° 7' de longitude orientale. Une brume épaisse nous cachait le continent, qui n'en est pas éloigné de plus de cinq à six lieues : nous en eûmes la vue le lendemain, vers onze heures du matin; il paraissait derrière les îlots ou rochers dont il était encore bordé. A deux lieues au sud

de ces îlots, la sonde rapporta constamment de trente à trente-cinq brasses, fond de vase; le ciel fut aussi toujours terne et blanchâtre: mais le soleil perçait le brouillard, et nous pûmes faire les meilleures observations de latitude et de longitude; ce qui était bien important pour la géographie, aucun vaisseau européen connu n'ayant jamais parcouru ces mers, tracées sur nos mappemondes d'après des cartes japonaises ou coréennes.

Le 25, nous passâmes dans la nuit le détroit de la Corée: nous avions relevé, après le coucher du soleil, la côte du Japon qui s'étend de l'est quart nord-est à l'est sud-est; et celle de Corée, du nord-ouest au nord. La mer paraissait très-ouverte au nord-est, et une assez grosse houle qui en venait achevait de confirmer cette opinion; les vents étaient au sud-ouest, petit frais, la nuit très-claire. Nous courûmes vent arrière, ne faisant que deux tiers de lieue par heure, afin de reconnaître à la pointe du jour les relèvemens du soir, et de tracer une carte exacte du détroit. Nous sondâmes toutes les demi-heures; et comme la côte de Corée me

parut plus intéressante à suivre que celle du Japon, je l'approchai à deux lieues, et fis une route parallèle à sa direction.

Le canal qui sépare la côte du continent de celle du Japon peut avoir quinze lieues : mais il est rétréci, jusqu'à dix lieues, par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, n'ont pas cessé de border la côte méridionale de Corée, et qui ont fini seulement lorsque nous avons eu doublé la pointe du sud-est de cette presqu'île; en sorte que nous avons pu suivre le continent de très-près, voir les maisons et les villes qui sont sur le bord de la mer, et reconnaître l'entrée des baies. Nous vîmes, sur des sommets de montagnes, quelques fortifications qui ressemblent parfaitement à des forts européens; et il est vraisemblable que les plus grands moyens de défense des Coréens sont dirigés contre les Japonais. Cette partie de la côte est très-belle pour la navigation; car on n'y aperçoit aucun danger, et l'on y trouve soixante brasses, fond de vase, à trois lieues au large : mais le pays est montueux et paraît très-aride; la neige n'était pas entièrement fondue dans cer-

taines ravines, et la terre semblait peu susceptible de culture. Les habitations sont cependant très-multipliées : nous comptâmes une douzaine de champans ou sommes qui naviguaient le long de la côte ; ces sommes ne paraissaient différer en rien de celles des Chinois ; leurs voiles étaient pareillement faites de nattes. La vue de nos vaisseaux ne sembla leur causer que très-peu d'effroi : il est vrai qu'elles étaient très-près de terre, et qu'elles auraient eu le temps d'y arriver avant d'être jointes, si notre manœuvre leur eût inspiré quelque défiance. J'aurais beaucoup désiré qu'elles eussent osé nous accoster ; mais elles continuèrent leur route sans s'occuper de nous, et le spectacle que nous leur donnions, quoique bien nouveau, n'excita pas leur attention. Je vis cependant, à onze heures, deux bateaux mettre à la voile pour nous reconnaître, s'approcher de nous à une lieue, nous suivre pendant deux heures, et retourner ensuite dans le port d'où ils étaient sortis le matin : ainsi il est d'autant plus probable que nous avions jeté l'alarme sur la côte de Corée, que, dans l'après-midi, on vit des feux allumés sur toutes les pointes.

Cette journée du 26 fut une des plus belles de notre campagne, et des plus intéressantes par les relèvemens que nous avions faits d'un développement de côte de plus de trente lieues. Malgré ce beau temps, le baromètre descendit à vingt-sept pouces dix lignes ; mais comme il nous avait donné plusieurs fois de faux indices, nous continuâmes notre route jusqu'à minuit le long de la côte, que nous distinguions à la faveur de la lune : les vents sautèrent alors du sud au nord avec assez de violence, sans que cette saute de vent eût été annoncée par aucun nuage ; le ciel était clair et serein, mais il devint très-noir, et je fus obligé de m'éloigner de terre pour ne pas être affalé avec les vents d'est. Si les nuages ne nous avaient pas annoncé ce changement, nous avions eu néanmoins un avertissement que nous n'entendîmes pas, et qu'il n'est peut-être pas facile d'expliquer : les vigies crièrent du haut des mâts qu'elles sentaient des vapeurs brûlantes, semblables à celles de la bouche d'un four, qui passaient comme des bouffées et se succédaient d'une demi-minute à l'autre. Tous les officiers montè-

rent au haut des mâts et éprouvèrent la même chaleur. La température était alors de 14° sur le pont; nous envoyâmes sur les barres des perroquets un thermomètre, et il monta à 20° : cependant les bouffées de chaleur passaient très-rapidement, et, dans les intervalles, la température de l'air ne différait pas de celle du niveau de la mer. Nous essuyâmes pendant cette nuit un coup de vent de nord qui ne dura que sept ou huit heures; mais la mer fut très-grosse. Comme le canal entre la Corée et le Japon doit être assez large par cette latitude, nous n'avions point à craindre le mauvais temps : je rapprochai le lendemain le continent à trois lieues; il était sans brume, et nous reconnûmes les points de la veille. Nous avions un peu gagné au nord malgré la force des vents, et la côte commençait à fuir au nord-nord-ouest; ainsi nous avions dépassé la partie la plus orientale et déterminé la côte la plus intéressante de la Corée. Je crus devoir diriger ma route sur la pointe du sud-ouest de l'île Niphon, dont le capitaine King avait assujetti la pointe nord-est ou le cap Nabo à des ob-

servations exactes. Je fis signal, le 27, d'arriver à l'est. Bientôt j'aperçus dans le nord-nord-est une île qui n'était portée sur aucune carte, et qui paraissait éloignée de la côte de Corée d'environ vingt lieues : je cherchai à la rapprocher, mais elle était exactemeut dans le lit du vent ; il changea heureusement pendant la nuit, et je fis route à la pointe du jour pour reconnaître cette île, que je nommai *île Dagelet*, du nom de cet astronome, qui la découvrit le premier. Elle n'a guère que trois lieues de circonférence : je la prolongeai et j'en fis presque le tour à un tiers de lieue de distance, sans trouver fond ; je pris alors le parti de mettre un canot à la mer, commandé par M. Boutin, avec ordre de sonder jusqu'à terre. Il ne trouva fond, par vingt brasses, qu'au commencement des lames qui déployaient sur la côte, et à cent toises environ de l'île, dont la pointe nord-est gît par 37° 25' de latitude nord, et 129° 2' de longitude orientale. Elle est très-escarpée, mais couverte, depuis la cime jusqu'au bord de la mer, des plus beaux arbres. Un rempart de roc vif et presque aussi à pic

qu'une muraille la cerne dans tout son contour, à l'exception de sept petites anses de sable sur lesquelles il est possible de débarquer; c'est dans ces anses que nous aperçûmes sur le chantier des bateaux d'une forme tout-à-fait chinoise. La vue de nos vaisseaux qui passaient à une petite portée de canon, avait sans doute effrayé les ouvriers, et ils avaient fui dans le bois dont leur chantier n'était pas éloigné de cinquante pas; nous ne vîmes d'ailleurs que quelques cabanes, sans village ni culture; ainsi il est très-vraisemblable que des charpentiers coréens, qui ne sont éloignés de l'île Dagelet que d'une vingtaine de lieues, passent en été avec des provisions dans cette île, pour y construire des bateaux, qu'ils vendent sur le continent. Cette opinion est presque une certitude; car, après que nous eûmes doublé sa pointe occidentale, les ouvriers d'un autre chantier qui n'avaient pas pu voir venir le vaisseau, caché par cette pointe, furent surpris par nous auprès de leurs pièces de bois, travaillant à leurs bateaux; et nous les vîmes s'enfuir dans les forêts, à l'exception de deux ou trois auxquels

nous ne parûmes inspirer aucune crainte. Je désirais trouver un mouillage pour persuader à ces peuples, par des bienfaits, que nous n'étions pas leurs ennemis; mais des courans assez violens nous éloignaient de terre. La nuit approchait; et la crainte où j'étais d'être porté sous le vent et de ne pouvoir être rejoint par le canot que j'avais expédié sous le commandement de M. Boutin, m'obligea de lui ordonner, par un signal, de revenir à bord au moment où il allait débarquer sur le rivage. Je ralliai l'Astrolabe, qui était beaucoup dans l'ouest, où elle avait été entraînée par les courans, et nous passâmes la nuit dans un calme occasioné par la hauteur des montagnes de l'île Dagelet, qui interceptaient la brise du large.

Route vers la partie du nord-ouest du Japon. — Vue du cap Noto et de l'île Jootsi-sima. — Détails sur cette île. — Latitude et longitude de cette partie du Japon. — Rencontre de plusieurs bâtimens japonais et chinois. — Nous retournons vers la côte de Tartarie, sur laquelle nous atterrissons par 42 degrés de latitude nord. — Relâche à la baie de Ternai. — Ses productions. — Détails sur ce pays. — Nous en appareillons après y être restés seulement trois jours. — Relâche à la baie de Suffren.

Le 30 mai 1787, les vents s'étant fixés au sud-sud-est, je dirigeai ma route à l'est vers le Japon; mais ce ne fut qu'à bien petites journées que j'en approchai la côte. Les vents nous furent si constamment contraires, et le temps était si précieux pour nous, que, sans l'extrême importance que je mettais à déterminer au moins un point ou deux de la côte occidentale de l'île Niphon, j'aurais abandonné cette reconnaissance et fait route vent arrière vers la côte de Tartarie. Le 2 juin, par 37° 38' de latitude nord, et

132° 10' de longitude orientale, nous eûmes connaissance de deux bâtimens japonais, dont un passa à la portée de notre voix; il avait vingt hommes d'équipage, tous vêtus de soutanes bleues, de la forme de celle de nos prêtres. Ce bâtiment, du port d'environ cent tonneaux, avait un seul mât très-élevé, planté au milieu, et qui paraissait n'être qu'un fagot de mâtereaux réunis par des cercles de cuivre et des rostures. Sa voile était de toile; les lés n'en étaient point cousus, mais lacés dans le sens de la longueur. Cette voile me parut immense; et deux focs avec une civadière composaient le reste de sa voilure. Une petite galerie de trois pieds de largeur régnait en saillie sur les deux côtés de ce bâtiment, et se prolongeait depuis l'arrière jusqu'au tiers de la longueur; elle portait sur la tête des baux qui étaient saillans et peints en vert. Le canot, placé en travers de l'avant, excédait de sept ou huit pieds la largeur du vaisseau, qui avait d'ailleurs une tonture très-ordinaire, une poupe plate avec deux petites fenêtres, fort peu de sculpture, et ne ressemblait aux sommes chinoises que par le

manière d'attacher le gouvernail avec des cordes. Sa galerie latérale n'était élevée que de deux ou trois pieds au-dessus de la flottaison ; et les extrémités du canot devaient toucher à l'eau dans les roulis. Tout me fit juger que ces bâtimens n'étaient pas destinés à s'éloigner des côtes, et qu'on n'y serait pas sans danger dans les grosses mers, pendant un coup de vent : il est vraisemblable que les Japonais ont pour l'hiver des embarcations plus propres à braver le mauvais temps. Nous passâmes si près de ce bâtiment, que nous observâmes jusqu'à la physionomie des individus ; elle n'exprima jamais la crainte, pas même l'étonnemeut : ils ne changèrent de route que, lorsqu'à portée de pistolet de l'Astrolabe, ils craignirent d'aborder cette frégate. Ils avaient un petit pavillon japonais blanc, sur lequel on lisait des mots écrits verticalement. Le nom du vaisseau était sur une espèce de tambour placé à côté du mât de ce pavillon. L'Astrolabe le héla en passant : nous ne comprîmes pas plus sa réponse qu'il n'avait compris notre question ; et il continua sa route au sud, bien empressé sans doute

d'aller annoncer la rencontre de deux vaisseaux étrangers dans des mers où aucun navire européen n'avait pénétré jusqu'à nous. Le 4 au matin, par 133° 17' de longitude orientale, et 37° 13' de latitude nord, nous crûmes voir la terre; mais le temps était extrêmement embrumé, et bientôt notre horizon s'étendit à un quart de lieue au plus : il ventait très-grand frais du sud; le baromètre avait baissé de six lignes depuis douze heures. Espérant que le ciel s'éclaircirait, je voulus d'abord mettre en panne : mais le vent fraîchit encore dans l'après-midi; le perroquet de fougue fut emporté; nous serrâmes les huniers, et mîmes à la cape à la misaine. Nous aperçûmes, à différentes époques de la journée, sept bâtimens chinois, mâtés comme celui que j'ai décrit, mais sans galerie latérale, et, quoique plus petits, d'une construction plus propre à soutenir le mauvais temps : ils ressemblaient absolument à celui qu'aperçut le capitaine King lors du troisième voyage de Cook; ayant de même les trois bandes noires dans la partie concave de leur voile; du port égale-

ment de trente ou quarante tonneaux, avec huit hommes d'équipage. Pendant la force du vent, nous en vîmes un à sec; son mât, nu comme ceux des *chasse-marées*, n'était arrêté que par deux haubans et un étai qui portait sur l'avant : car ces bâtimens n'ont point de beaupré, mais seulement un mâtereau de huit ou dix pieds d'élévation, posé verticalement, auquel les Chinois gréent une petite misaine comme celle d'un canot. Toutes ces sommes couraient au plus près, bâbord amures, le cap à l'ouest-sud-ouest; et il est probable qu'elles n'étaient pas éloignées de la terre, puisque ces bâtimens ne naviguent jamais que le long des côtes. La journée du lendemain fut extrêmement brumeuse; nous aperçûmes encore deux bâtimens japonais, et ce ne fut que le 6 que nous eûmes connaissance du cap Noto, et de l'île Jootsi-sima, qui en est séparée par un canal d'environ cinq lieues. Le temps était clair et l'horizon très-étendu; quoiqu'à six lieues de la terre, nous en distinguions les détails, les arbres, les rivières et les éboulemens. Des îlots ou rochers que nous côtoyâmes à

deux lieues, et qui étaient liés entre eux par des chaînes de roches à fleur d'eau, nous empêchèrent d'approcher plus près de la côte. La sonde, à cette distance, rapportait soixante brasses, fond de roc et de corail. A deux heures, nous aperçûmes l'île Jootsi-sima dans le nord-est; je dirigeai ma route pour en prolonger la partie occidentale, et bientôt nous fûmes obligés de serrer le vent pour doubler les brisans, bien dangereux pendant la brume, qui, dans cette saison, dérobe presque toujours à la vue les côtes septentrionales du Japon. La sonde, à une lieue et demie de ces brisans, rapportait également soixante brasses, fond de roche, et l'on ne pouvait songer à y mouiller que dans le cas d'une extrême nécessité. Cette île est petite, plate, mais bien boisée et d'un aspect fort agréable : je crois que sa circonférence n'excède pas deux lieues; elle nous a paru très-habitée. Nous avons remarqué entre les maisons des édifices considérables; et, auprès d'une espèce de château qui était à la pointe du sud-ouest, nous avons distingué des fourches patibulaires, ou au moins des piliers avec une large poutre posée

dessus en travers ; peut-être ces piliers avaient-ils une toute autre destination : il serait assez singulier que les usages des Japonais, si différens des nôtres, s'en fussent rapprochés sur ce point. Nous avions à peine doublé l'île Jootsi-sima, que nous fûmes en un instant enveloppés de la brume la plus épaisse; heureusement nous avions eu le temps de faire d'excellens relèvemens de la côte du Japon, au sud du cap Noto, jusqu'à un cap au-delà duquel on n'apercevait rien.

Nos observations placent le cap Noto par 37° 36' de latitude nord, et 135° 34' de longitude orientale ; l'île Jootsi-sima, par 37° 51' de latitude, et 135° 20' de longitude ; un îlot ou rocher qui est à l'ouest du cap Noto, par 37° 36' de latitude, et 135° 14' de longitude; et la pointe la plus sud qui était à notre vue, sur l'île Niphon, par 37° 18' de latitude, et 135° 5' de longitude. Nous avions un bien plus vaste champ de découvertes à parcourir sur la côte de Tartarie et dans le détroit de Tessoy. Nous eûmes connaissance de la côte de Tartarie le 11 juin. Le point de la côte sur lequel nous atterrîmes, est pré-

cisément celui qui sépare la Corée de la Tartarie des Mantcheoux : c'est une terre très-élevée, que nous aperçûmes le 11 à vingt lieues de distance ; elle s'étendait du nord-nord-ouest au nord-est un quart nord, et paraissait sur différens plans. Les montagnes, sans avoir l'élévation de celles de la côte de l'Amérique, ont au moins six ou sept cents toises de hauteur. Nous ne commençâmes à trouver fond qu'à quatre lieues de terre, par cent quatre-vingts brasses, sable vaseux ; et, à une lieue du rivage, il y avait encore quatre-vingt-quatre brasses. J'approchai la côte à cette distance ; elle était très-escarpée, mais couverte d'arbres et de verdure. On apercevait, sur la cime des plus hautes montagnes, de la neige, mais en très-petite quantité ; on n'y voyait d'ailleurs aucune trace de culture ni d'habitation, et nous pensâmes que les Tartares Mantcheoux, qui sont nomades et pasteurs, préféraient à ces bois et à ces montagnes des plaines et des vallons où leurs troupeaux trouvaient une nourriture plus abondante. Dans cette longueur de côte de plus de quarante lieues, nous ne rencontrâmes l'embouchure d'au-

cune rivière. Je me flattais de trouver un lieu plus commode, et je continuai ma route avec le plus beau temps et le ciel le plus clair dont nous eussions joui depuis notre départ d'Europe. Le 14, à six heures du soir, nous fûmes enveloppés de brume, et nous restâmes en calme; une petite fraîcheur du sud-est nous permettait à peine de gouverner. Jusqu'à ce moment la côte avait couru au nord-est un quart nord; nous étions déjà par 44° de latitude, et nous avions atteint celle que les géographes donnent au prétendu détroit de Tessoy : mais nous nous trouvions 5° plus ouest que la longitude donnée à ce détroit; ces 5° doivent être retranchés de la Tartarie, et ajoutés au canal qui la sépare des îles situées au nord du Japon.

Les journées du 15 et du 16 furent très-brumeuses; nous nous éloignâmes peu de la côte de Tartarie, et nous en avions connaissance dans les éclaircis : mais ce dernier jour sera marqué dans notre journal par l'illusion la plus complète dont j'aie été le témoin depuis que je navigue.

Le plus beau ciel succéda, à quatre heures du soir, à la brume la plus épaisse; nous découvrîmes le continent, qui s'étendait de l'ouest un quart sud-ouest au nord un quart nord-est, et peu après, dans le sud, une grande terre qui allait rejoindre la Tartarie vers l'ouest, ne laissant pas entre elle et le continent une ouverture de 15°. Nous distinguions les montagnes, les ravins, enfin tous les détails du terrain; et nous ne pouvions pas concevoir par où nous étions entrés dans ce détroit, qui ne pouvait être que celui de Tessoy, à la recherche duquel nous avions renoncé. Dans cette situation, je crus devoir serrer le vent, et gouverner au sud-sud-est; mais bientôt ces mornes, ces ravins, disparurent. Le banc de brume le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu avait occasioné notre erreur : nous le vîmes se dissiper; ses formes, ses teintes, s'élevèrent, se perdirent dans la région des nuages, et nous eûmes encore assez de jour pour qu'il ne nous restât aucune incertitude sur l'inexistence de cette terre fantastique. Je fis route toute la nuit sur l'espace de mer qu'elle avait paru oc-

cuper, et au jour rien ne se montra à nos yeux ; l'horizon était cependant si étendu que nous voyions parfaitement la côte de Tartarie, éloignée de plus de quinze lieues. Je fis route pour l'approcher ; mais à huit heures du matin la brume nous environna : nous avions heureusement eu le temps de faire de bons relèvemens, et de reconnaître les pointes de la veille ; ainsi il n'y a aucune lacune sur notre carte de Tartarie, depuis notre atterrage par les 42°, jusqu'au détroit de Ségalien.

La brume fut encore très-épaisse le 17, le 18 et le 19 ; mais nous ne fîmes point de chemin, et nous restâmes bord sur bord, afin de retrouver, au premier éclairci, les mornes déjà aperçus, et portés sur notre carte. Le 19 au soir, la brume se dissipa, nous n'étions qu'à trois lieues de terre ; nous relevâmes une étendue de côte de plus de vingt lieues, depuis l'ouest-sud-ouest juqu'au nord-nord-est : toutes les formes en étaient parfaitement prononcées, l'air le plus pur nous permettait d'en distinguer toutes les teintes ; mais nous ne vîmes nulle part l'apparence d'une baie, et une sonde de deux

cents brasses ne rapportait point de fond à quatre lieues de terre. Bientôt la brume me força de reprendre le large, et nous ne revîmes la côte que le lendemain à midi : nous en étions très-près, nous n'avions jamais été à portée de faire de meilleurs relèvemens ; notre latitude nord était de 44° 45', et nous relevions au nord-est un quart nord une pointe qui était au moins à quinze lieues de nous. J'ordonnai à l'Astrolabe de chasser en avant, et de chercher un mouillage ; M. de Langle mit son canot à la mer, et envoya M. de Monti, son second, sonder une baie que nous apercevions devant nous, et qui paraissait présenter un abri. Nous trouvions cent quarante brasses d'eau à deux lieues de terre, nous avions eu deux cents brasses à deux lieues plus au large; le fond paraissait monter graduellement, et il était vraisemblable qu'à un quart de lieue du rivage, nous trouverions quarante ou cinquante brasses ; ce qui est bien considérable; mais tous les jours on mouille par de pareils brassiages. Nous continuâmes notre route vers la terre : bientôt il s'en éleva un banc de brume très-épais, qu'une lé-

gère brise du nord portait sur nous. Avant que M. de Monti eût atteint la baie qu'il avait ordre de sonder, M. de Langle fut obligé de lui faire le signal de revenir à bord ; et il rejoignit la frégate au moment où nous étions enveloppés de la brume la plus épaisse, et forcés de reprendre le large. Il y eut encore un éclairci de quelques minutes au coucher du soleil. Le lendemain, vers huit heures, n'ayant fait que trois lieues à l'est un quart nord-est depuis vingt-quatre heures, nous ne pûmes relever que les points déjà portés sur notre carte : nous vîmes un sommet de montagne dont la forme était absolument celle d'une table ; je lui en ai donné le nom, afin qu'il fût reconnu des navigateurs. Depuis que nous prolongions cette terre, nous n'avions vu aucune trace d'habitation ; pas une seule pirogue ne s'était détachée de la côte ; et ce pays, quoique couvert des plus beaux arbres, qui annoncent un sol fertile, semble être dédaigné des Tartares et des Japonais : ces peuples pourraient y former de brillantes colonies ; mais la politique de ces derniers est, au contraire, d'empêcher toute émigration

et toute communication avec les étrangers; ils comprennent sous cette dénomination les Chinois comme les Européens.

La brume fut très-épaisse le 21 et le 22; mais nous nous tenions si près de la côte, que nous l'apercevions dès qu'il venait le plus petit éclairci ; et nous en eûmes presque chaque jour au coucher du soleil. Le froid commença à augmenter lorsque nous eûmes atteint les 45 degrés. Nous trouvâmes cinquante-sept brasses, fond de vase, à une lieue de terre.

Le 23, les vents s'étaient fixés au nord-est : je me décidai à faire route pour une baie que je voyais dans l'ouest-nord-ouest, et où il était vraisemblable que nous trouverions un bon mouillage. Nous y laissâmes tomber l'ancre à six heures du soir, à une demi-lieue du rivage. Je la nommai *baie de Ternai* ; elle est située par 45° 13' de latitude nord, et 135° 9' de longitude orientale.

Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, nous avions, à la vérité, prolongé les côtes de l'île Quelpaert, de la Corée, du Japon ; mais ces contrées,

habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avaient pas permis de songer à y relâcher : nous savions, au contraire, que les Tartares étaient hospitaliers, et nos forces suffisaient d'ailleurs pour imposer aux petites peuplades que nous pouvions rencontrer sur le bord de la mer. Nous brûlions d'impatience d'aller reconnaître cette terre, dont notre imagination était occupée depuis notre départ de France : c'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook ; et nous devons peut-être au funeste événement qui a terminé ses jours, le petit avantage d'y avoir abordé les premiers. La latitude de la baie de Ternai était précisément la même que celle du port d'Acqueis, où avaient abordé les Hollandais ; néanmoins le lecteur en trouvera la description bien différente.

Cinq petites anses, semblables aux côtés d'un polygone régulier, forment le contour de cette rade ; elles sont séparées entre elles par des coteaux couverts d'arbres jusqu'à la cime. Le printemps le plus frais n'a jamais offert en France des

nuances d'un vert si vigoureux et si varié; et quoique nous n'eussions aperçu, depuis que nous prolongions la côte, ni une seule pirogue, ni un seul feu, nous ne pouvions croire qu'un pays qui paraissait aussi fertile, à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitans. Avant que nos canots eussent débarqué, nos lunettes étaient tournées vers le rivage; mais nous n'apercevions que des cerfs et des ours qui paissaient tranquillement sur le bord de la mer. Cette vue augmenta l'impatience que chacun avait de descendre; les armes furent préparées avec autant d'activité que si nous eussions eu à nous défendre contre des ennemis; et, pendant qu'on faisait ces dispositions, des matelots pêcheurs avaient déjà pris à la ligne douze ou quinze morues. Les habitans des villes se peindraient difficilement les sensations que les navigateurs éprouvent à la vue d'une pêche abondante : les vivres frais sont des besoins pour tous les hommes; et les moins savoureux sont bien plus salubres que les viandes salées les mieux conservées. Je donnai ordre aussitôt d'enfermer les salaisons, et de

les garder pour des circonstances moins heureuses ; je fis préparer des futailles pour les remplir d'une eau fraîche et limpide qui coulait en ruisseau dans chaque anse ; et j'envoyai chercher des herbes potagères dans les prairies, où l'on trouva une immense quantité de petits ognons, du céleri et de l'oseille. Le sol était tapissé des mêmes plantes qui croissent dans nos climats, mais plus vertes et plus vigoureuses ; la plupart étaient en fleur : on rencontrait à chaque pas des roses, des lis jaunes, des lis rouges, des muguets, et généralement toutes nos fleurs des prés. Les pins couronnaient le sommet des montagnes ; les chênes ne commençaient qu'à mi-côte, et ils diminuaient de grosseur et de vigueur à mesure qu'ils approchaient de la mer ; les bords des rivières et des ruisseaux étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables : et sur la lisière des grands bois on voyait des pommiers et des azeroliers en fleur, avec des massifs de noisetiers dont les fruits commençaient à nouer. Notre surprise redoublait lorsque nous songions qu'un excédant de population surcharge

e vaste empire de la Chine, au point que les lois n'y sévissent pas contre les pères assez barbares pour noyer et détruire leurs enfans; et que ce peuple, dont on vante tant la police, n'ose point s'étendre au-delà de sa muraille pour tirer sa subsistance d'une terre dont il faudrait plutôt arrêter que provoquer la végétation. Nous trouvions, à la vérité, à chaque pas, des traces d'hommes marquées par des destructions; plusieurs arbres coupés avec des instrumens tranchans; les vestiges des ravages du feu paraissaient en vingt endroits, et nous aperçûmes quelques abris qui avaient été élevés par des chasseurs, au coin des bois. On rencontrait aussi de petits paniers d'écorce de bouleau, cousus avec du fil, et absolument semblables à ceux des Indiens du Canada; des raquettes propres à marcher sur la neige : tout enfin nous fit juger que des Tartares s'approchent des bords de la mer dans la saison de la pêche et de la chasse; qu'en ce moment ils étaient rassemblés en peuplades le long des rivières, et que le gros de la nation vivait dans l'intérieur des terres, sur un sol peut-être plus propre à

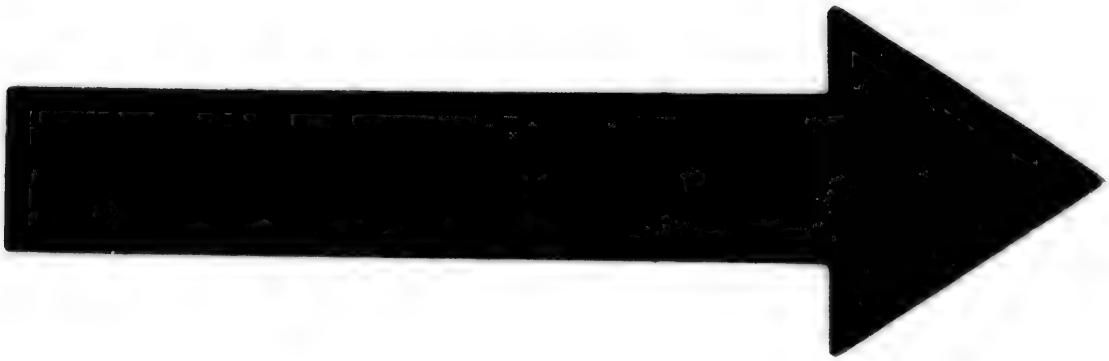
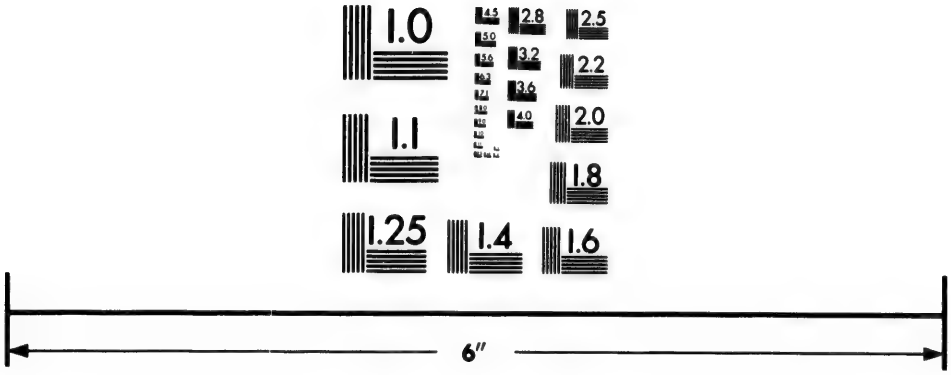


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

la multiplication de ses immenses troupeaux.

Trois canots des deux frégates, remplis d'officiers et de passagers, abordèrent dans l'anse aux Ours à six heures et demie; et à sept heures, ils avaient déjà tiré plusieurs coups de fusil sur différentes bêtes sauvages qui s'étaient enfoncées très-promptement dans les bois. Trois jeunes faons furent seuls victimes de leur inexpérience : la joie bruyante de nos nouveaux débarqués aurait dû leur faire gagner des bois inaccessibles, dont ils étaient peu éloignés. Ces prairies, si ravissantes à la vue, ne pouvaient presque pas être traversées; l'herbe épaisse y était élevée de trois ou quatre pieds, en sorte qu'on s'y trouvait comme noyé, et dans l'impossibilité de diriger sa route. On avait d'ailleurs à craindre d'y être piqué par des serpens, dont nous avions rencontré un grand nombre sur le bord des ruisseaux, quoique nous n'eussions fait aucune expérience sur la qualité de leur venin. Cette terre n'était donc pour nous qu'une magnifique solitude; les plages de sable du rivage étaient seules praticables,

et partout ailleurs on ne pouvait qu'avec des fatigues incroyables traverser les plus petits espaces. La passion de la chasse les fit cependant franchir à M. de Langle et à plusieurs autres officiers ou naturalistes, mais sans aucun succès ; et nous pensâmes qu'on n'en pouvait obtenir qu'avec une extrême patience, dans un grand silence, et en se postant à l'affût sur le passage des ours et des cerfs, marqué par leurs traces. Ce plan fut arrêté pour le lendemain ; il était cependant d'une exécution difficile, et l'on ne fait guère dix mille lieues par mer pour aller se morfondre dans l'attente d'une proie au milieu d'un marais rempli de maringouins ; nous en fîmes néanmoins l'essai le 25 au soir, après avoir inutilement couru toute la journée : mais chacun ayant pris poste à neuf heures, et à dix heures, instant auquel, selon nous, les ours auraient dû être arrivés, rien n'ayant paru, nous fûmes obligés d'avouer généralement que la pêche nous convenait mieux que la chasse. Nous y obtînmes effectivement plus de succès. Chacune des cinq anses qui forment le contour de la baie de Ternai offrait un

lieu commode pour étendre la seine, et avait un ruisseau auprès duquel notre cuisine était établie ; les poissons n'avaient qu'un saut à faire des bords de la mer dans nos marmites. Nous prîmes des morues, des grondeurs, des truites, des saumons, des harengs, des plies ; nos équipages en eurent abondamment à chaque repas : ce poisson, et les différentes herbes qui l'assaisonnèrent, pendant les trois jours de notre relâche, furent au moins un préservatif contre les atteintes du scorbut, car personne de l'équipage n'en avait eu jusqu'alors aucun symptôme, malgré l'humidité froide occasionée par des brumes presque continuelles, que nous avions combattue avec des brasiers placés sous les hamacs des matelots, lorsque le temps ne permettait pas de faire branle-bas.

Ce fut à la suite d'une de ces parties de pêche, que nous découvrîmes, sur le bord d'un ruisseau, un tombeau tartare, placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré dans l'herbe : notre curiosité nous porta à l'ouvrir, et nous y vîmes deux personnes placées l'une à côté de l'autre. Leurs

têtes étaient couvertes d'une calotte de taffetas ; leurs corps, enveloppés dans une peau d'ours, avaient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendaient de petites monnaies chinoises et différens bijoux de cuivre. Des rassades bleues étaient répandues et comme semées dans ce tombeau : nous y trouvâmes aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent, du poids de deux gros chacun, que nous apprîmes par la suite être des pendans d'oreilles ; une hache de fer, un couteau du même métal, une cuiller de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu, plein de riz. Rien n'était encore dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvait guère donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument: sa construction nous parut inférieure à celle des tombeaux de la baie des Français; elle ne consistait qu'en un petit mulon formé de tronçons d'arbres, revêtu d'écorce de bouleau ; on avait laissé entre eux un vide, pour y déposer les deux cadavres : nous eûmes grand soin de les recouvrir, remettant religieusement chaque chose à sa place, après avoir seulement emporté une très-petite partie des divers objets conte-

nus dans ce tombeau, afin de constater notre découverte. Nous ne pouvions pas douter que les Tartares chasseurs ne fissent de fréquentes descentes dans cette baie : une pirogue laissée auprès de ce monument nous annonçait qu'ils y venaient par mer, sans doute de l'embouchure de quelque rivière que nous n'avions pas encore aperçue.

Les monnaies chinoises, le nankin bleu, le taffetas, les calottes, prouvent que ces peuples sont en commerce réglé avec ceux de la Chine ; et il est vraisemblable qu'ils sont sujets aussi de cet empire.

Le riz enfermé dans le petit sac de nankin bleu désigne une coutume chinoise fondée sur l'opinion d'une continuation de besoins dans l'autre vie : enfin la hache, le couteau, la tunique de peau d'ours, le peigne, tous ces objets ont un rapport très-marqué avec ceux dont se servent les Indiens de l'Amérique ; et comme ces peuples n'ont peut-être jamais communiqué ensemble, de tels points de conformité entre eux ne peuvent-ils pas faire conjecturer que les hommes, dans le même degré de civilisation, et sous les mêmes la-

titudes, adoptent presque les mêmes usages, et que, s'ils étaient exactement dans les mêmes circonstances, ils ne différeraient pas plus entre eux que les loups du Canada ne diffèrent de ceux de l'Europe?

Le spectacle ravissant que nous présentait cette partie de la Tartarie orientale, n'avait cependant rien d'intéressant pour nos botanistes et nos lithologistes. Les plantes y sont absolument les mêmes que celles de France, et les substances dont le sol est composé n'en diffèrent pas davantage. Des schistes, des quartz, du jaspe, du porphyre violet, de petits cristaux, des roches roulées; voilà les échantillons que les lits des rivières nous ont offerts, sans que nous ayons pu y voir la moindre trace de métaux. La mine de fer, qui est généralement répandue sur tout le globe, ne paraissait que décomposée en chaux, servant, comme un vernis, à colorer différentes pierres. Les oiseaux de mer et de terre étaient aussi fort rares; nous vîmes cependant des corbeaux, des tourterelles, des cailles, des bergeronnettes, des hirondelles, des gobe-mouches, des albatros, des goélands, des macareux,

des butors et des canards : mais la nature n'était point animée par les vols innombrables d'oiseaux qu'on rencontre en d'autres pays inhabités. A la baie de Ternai, ils étaient solitaires, et le plus sombre silence régnait dans l'intérieur des bois. Les coquilles n'étaient pas moins rares ; nous ne trouvâmes sur le sable que des détrimens de moules, de lepas, de limaçons et de pourpres.

Enfin, le 27 au matin, après avoir déposé à terre différentes médailles avec une bouteille et une inscription qui contenait la date de notre arrivée, les vents ayant passé au sud, je mis à la voile, et je prolongeai la côte à deux tiers de lieue du rivage, naviguant toujours sur un fond de quarante brasses, sable vaseux, et assez près pour distinguer l'embouchure du plus petit ruisseau. Nous fîmes ainsi cinquante lieues, avec le plus beau temps que des navigateurs puissent désirer. Les vents m'obligèrent le soir de m'éloigner de terre; nous nous en rapprochâmes le lendemain. Quoique le temps fût très-brumeux, l'horizon ayant cependant trois lieues d'étendue, nous relevâmes la même côte que

nous avions aperçue la veille dans le nord, et qui nous restait à l'ouest : elle était plus basse, plus coupée de petits mornes, et nous ne trouvâmes, à deux lieues au large, que trente brasses, fond de roche. Nous restâmes en calme plat sur cette espèce de banc, et nous prîmes plus de quatre-vingts morues. Un petit vent du sud nous permit de nous en éloigner pendant la nuit, et au jour nous revîmes la terre à quatre lieues : elle ne paraissait s'étendre que jusqu'au nord-nord-ouest ; mais la brume nous cachait les pointes plus au nord. Nous continuâmes à prolonger de très-près la côte. Le 1er juillet, une brume épaisse nous ayant enveloppés à une si petite distance de terre, que nous entendions la lame déferler sur le rivage, je fis signal de mouiller, par trente brasses, fond de vase et de coquilles pourries. Le temps fut si brumeux jusqu'au 4, qu'il nous fut impossible de faire aucun relèvement, ni d'envoyer nos canots à terre ; mais nous prîmes plus de huit cents morues. J'ordonnai de saler et de mettre en barriques l'excédant de notre consommation. La drague rapporta aussi une assez

grande quantité d'huîtres, dont la nacre était si belle, qu'il paraissait très-possible qu'elles continssent des perles, quoique nous n'en eussions trouvé que deux à demi formées dans le talon. Cette rencontre rend très-vraisemblable le récit des jésuites, qui nous ont appris qu'il se fait une pêche de perles à l'embouchure de plusieurs rivières de la Tartarie orientale : mais on doit supposer que c'est vers le sud, aux environs de la Corée ; car, plus au nord, le pays est trop dépourvu d'habitans pour qu'on puisse y effectuer un pareil travail, puisqu'après avoir parcouru deux cents lieues de cette côte, souvent à la portée du canon, et toujours à une petite distance de terre, nous n'avons aperçu ni pirogues, ni maisons ; et nous n'avons vu, lorsque nous sommes descendus à terre, que les traces de quelques chasseurs, qui ne paraissent pas s'établir dans les lieux que nous visitions.

Le 4, à trois heures du matin, nous avions, par notre travers, à deux milles dans l'ouest-nord-ouest, une grande baie dans laquelle coulait une rivière de quinze à vingt toises de largeur. Un canot de cha-

que frégate, aux ordres de MM. de Vaujuas et Darbaud, fut armé pour aller la reconnaître. MM. de Monneron, la Martinière, Rollin, Bernizet, Collignon, l'abbé Mongès et le père Receveur s'y embarquèrent : la descente était facile, et le fond montait graduellement jusqu'au rivage. L'aspect du pays est à peu près le même que celui de la baie de Ternai ; et quoiqu'à trois degrés plus au nord, les productions de la terre, et les substances dont elle est composée, n'en diffèrent que très-peu.

Les traces d'habitans étaient ici beaucoup plus fraîches ; on voyait des branches d'arbres coupées avec un instrument tranchant, auxquelles les feuilles vertes tenaient encore ; deux peaux d'élan, très-artistement tendues sur de petits morceaux de bois, avaient été laissées à côté d'une petite cabane, qui ne pouvait loger une famille, mais qui suffisait pour servir d'abri à deux ou trois chasseurs ; et peut-être y en avait-il un petit nombre que la crainte avait fait fuir dans les bois. M. de Vaujuas crut devoir emporter une de ces peaux ; mais il laissa en échange, des ha-

ches et autres instrumens de fer, d'une valeur centuple de la peau d'élan, qui me fut envoyée. Le rapport de cet officier et celui des différens naturalistes ne me donnèrent aucune envie de prolonger mon séjour dans cette baie, à laquelle je donnai le nom de *baie de Suffren*.

Nous continuons de faire route au nord. — Reconnaissance d'un pic dans l'est. — Nous nous apercevons que nous naviguons dans un canal. — Nous dirigeons notre route vers la côte de l'île Ségalien.— Relâche à la baie de Langle. — Mœurs et coutumes des habitans. — Ce qu'ils nous apprennent nous détermine à continuer notre route au nord. — Nous prolongeons la côte de l'île. — Relâche à la baie d'Estaing. — Départ. — Nous trouvons que le canal entre l'île et le continent de la Tartarie est obstrué par des bancs. — Arrivée à la baie de Castries sur la côte de Tartarie.

J'APPAREILLAI de la baie de Suffren avec une petite brise du nord-est, à l'aide de laquelle je crus pouvoir m'éloigner de la côte. Cette baie est située par 47° 51' de

latitude nord, et 137° 25' de longitude orientale. Nous donnâmes plusieurs coups de drague en partant; et nous prîmes des huîtres, auquelles étaient attachées des poulettes, petites coquilles bivalves que très-communément on rencontre pétrifiées en Europe, et dont on n'a trouvé l'analogue que depuis quelques années dans les mers de Provence; de gros buccins, beaucoup d'oursins de l'espèce commune, une grande quantité d'étoiles et d'holothuries, avec de très-petits morceaux d'un joli corail. La brume et le calme nous obligèrent à mouiller à une lieue plus au large, par quarante-quatre brasses, fond de sable vaseux. Nous continuâmes à prendre des morues; mais c'était un faible dédommagement de la perte du temps pendant lequel la saison s'écoulait trop rapidement, eu égard au désir que nous avions d'explorer entièrement cette mer. Enfin, le 5, je mis à la voile. Nous avions relevé du mouillage, dans un moment d'éclairci qui avait duré environ dix minutes, huit ou dix lieues de côte au nord-est un quart nord : ainsi nous pouvions faire, sans inconvé-

nient, sept ou huit lieues au nord-est un quart est, et je fixai la route à cette aire de vent, en sondant de demi-heure en demi-heure; car l'horizon avait moins de deux portées de fusil d'étendue. Nous naviguâmes ainsi sur un fond de cinquante brasses, jusqu'à l'entrée de la nuit, et nous luttâmes contre les vents contraires pendant toute la journée du 6 juillet. Notre latitude observée était de 48° nord, et la longitude orientale de 138° 20'. Il se fit un éclairci à midi, nous relevâmes quelques sommets de montagnes qui s'étendaient jusqu'au nord; mais un brouillard nous cachait le bas de la côte, et nous n'apercevions aucune pointe, quoique nous n'en fussions éloignés que de trois lieues. La nuit qui suivit cette journée fut extrêmement belle; nous courûmes parallèlement à la côte, au clair de la lune. Nous la prolongeâmes à la pointe du jour : nous nous flattions d'arriver avant la nuit au 50e degré de latitude, terme que j'avais fixé pour cesser notre navigation sur la côte de Tartarie, et retourner vers le Jesso et l'Oku-Jesso, bien certain, s'ils n'existaient pas, de rencon-

trer au moins les Kuriles en avançant vers l'est; mais, à huit heures du matin, nous eûmes connaissance d'une île qui paraissait très-étendue, et qui formait avec la Tartarie une ouverture de 30 degrés. Nous ne distinguions aucune pointe de l'île, et ne pouvions relever que des sommets, qui, s'étendant jusqu'au sud-est, annonçaient que nous étions déjà assez avancés dans le canal qui la sépare du continent. Notre latitude était dans ce moment de 48° 35', et celle de l'Astrolabe, qui avait chassé deux lieues en avant, de 48° 40'. Je pensai d'abord que c'était l'île Ségalien, et je jugeai que, si je dirigeais ma route dans le canal, je serais forcé de le suivre jusqu'à sa sortie dans la mer d'Okhotsk, à cause de l'opiniâtreté des vents de sud qui, pendant cette saison, règnent constamment dans ces parages. Cette situation eût mis un obstacle invincible au désir que j'avais d'explorer entièrement cette mer; et, après avoir levé la carte la plus exacte de la côte de Tartarie, il ne me restait, pour effectuer ce plan, qu'à prolonger à l'ouest les premières îles que je rencontrerais jusqu'au

234664

44e degré : en conséquence, je dirigeai ma route vers le sud-est.

L'aspect de cette terre était bien différent de celui de la Tartarie : on n'y apercevait que des rochers arides, dont les cavités conservaient encore de la neige ; mais nous en étions à une trop grande distance pour découvrir les terres basses, qui pouvaient, comme celles du continent, être couvertes d'arbres et de verdure. Je donnai à la plus élevée de ces montagnes, qui se termine comme le soupirail d'un fourneau, le nom de *pic Lamanon*, à cause de sa forme volcanique, et parce que le physicien de ce nom a fait une étude particulière de différentes matières mises en fusion par le feu des volcans.

Les vents de sud me forcèrent de louvoyer, toutes voiles dehors, pour doubler l'extrémité méridionale de la nouvelle terre, dont nous n'avions pas aperçu la fin. Il ne nous avait été possible que de relever des sommets, durant quelques minutes, une brume épaisse nous ayant enveloppés : mais la sonde s'étendait à trois ou quatre lieues de la côte de Tartarie vers

l'ouest; et, en courant vers l'est, je virais de bord lorsque nous trouvâmes quarante-huit brasses. J'ignorais à quelle distance cette sonde nous mettait de l'île nouvellement découverte. Au milieu de ces ténèbres, nous obtînmes cependant, le 9 juillet, une latitude avec un horizon de moins d'une demi-lieue; elle donnait 48° 15'. L'opiniâtreté des vents du sud ne se démentit pas pendant les journées du 9 et du 10; ils étaient accompagnés d'une brume si épaisse, que notre horizon ne s'étendait guère qu'à une portée de fusil. Nous naviguions à tâtons dans ce canal, bien certains que nous avions des terres depuis le sud-est, par l'est et le nord, jusqu'au sud-ouest. Les nouvelles réflexions que ce relèvement du sud-sud-est m'avait fait faire, me portaient assez à croire que nous n'étions pas dans le canal de l'île Ségalien, à laquelle aucun géographe n'a jamais assigné une position si méridionale, mais bien dans l'ouest de la terre du Jesso, dont les Hollandais avaient vraisemblablement parcouru la partie orientale; et comme nous avions navigué très-près de la côte de Tartarie, nous étions entrés,

sans nous en apercevoir, dans le golfe que la terre de Jesso formait peut-être avec cette partie de l'Asie. Il ne nous restait plus qu'à connaître si le Jesso est une île ou une presqu'île, formant avec la Tartarie chinoise à peu près la même figure que la Kamtschatka forme avec la Tartarie russe. J'attendais, avec la plus vive impatience, un éclairci pour prendre le parti qui devait décider cette question : il se fit le 11 après midi. Ce n'est que dans ces parages à brume, que l'on voit, bien rarement à la vérité, des horizons d'une très-grande étendue ; comme si la nature voulait, en quelque sorte, compenser par des instans de la plus vive clarté les ténèbres profondes et presque éternelles qui sont répandues sur toutes ces mers. Le rideau se leva à deux heures après midi, et nous relevâmes des terres depuis le nord un quart nord-est, jusqu'au nord un quart nord-ouest. L'ouverture n'était plus que de 22° et demi, et plusieurs personnes assuraient avoir vu des sommets qui la fermaient entièrement. Cette incertitude d'opinions me rendait fort indécis sur le parti que je devais

prendre : il y avait un grand inconvénient à arriver vingt ou trente lieues au nord, si nous avions réellement aperçu le fond du golfe, parce que la saison s'écoulait, et que nous ne pouvions pas nous flatter de remonter ces vingt lieues contre le vent de sud, en moins de huit ou dix jours, puisque nous ne nous étions élevés que de douze lieues depuis cinq jours que nous courions des bordées dans ce canal. D'un autre côté, le but de notre mission n'était pas rempli, si nous manquions le détroit qui sépare le Jesso de la Tartarie. Je crus donc que le meilleur parti était de relâcher, et de chercher à nous procurer quelques renseignemens des naturels du pays. Le 11 et le 12, le temps fut clair, parce que la brise était très-forte, et nous fûmes obligés de prendre des ris. Nous approchâmes la côte de l'île à moins d'une lieue; elle courait absolument nord et sud. Je désirais trouver un enfoncement où nos vaisseaux fussent à l'abri; mais cette côte ne formait pas le plus petit creux, et la mer était aussi grosse à une demi-lieue de terre qu'au large : ainsi, je fus obligé de continuer à lutter, toutes voiles dehors, contre les vents de sud.

L'éloignement où j'étais de cette côte lorsque je l'aperçus pour la première fois, m'avait induit en erreur ; mais en l'approchant davantage, je la trouvai aussi boisée que celle de Tartarie. Enfin, le 12 juillet au soir, la brise du sud étant beaucoup diminuée, j'accostai la terre, et je laissai tomber l'ancre à deux milles d'une petite anse dans laquelle coulait une rivière. M. de Langle, qui avait mouillé une heure avant moi, se rendit tout de suite à mon bord ; il avait déjà débarqué ses canots et chaloupes, et il me proposa de descendre avant la nuit pour reconnaître le terrain, et savoir s'il y avait espoir de tirer quelques informations des habitans. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, quelques cabanes, et deux insulaires qui paraissaient s'enfuir vers les bois. J'acceptai la proposition de M. de Langle : je le priai de recevoir à sa suite M. Boutin et l'abbé Mongès ; et après que la frégate eut mouillé, que les voiles furent serrées, et nos chaloupes débarquées, j'armai la biscayenne, commandée par M. de Clonard, suivi de MM. Duché, Prevost et Collignon, et je leur donnai

ordre de se joindre à M. de Langle, qui avait déjà abordé le rivage. Ils trouvèrent les deux seules cases de cette baie abandonnées, mais depuis très-peu de temps, car le feu y était encore allumé; aucun des meubles n'en avait été enlevé : on y voyait une portée de petits chiens dont les yeux n'étaient pas encore ouverts; et la mère, qu'on entendait aboyer dans les bois, faisait juger que les propriétaires de ces cases n'étaient pas éloignés. M. de Langle y fit déposer des haches, différens outils de fer, des rassades, et généralement tout ce qu'il crut utile et agréable à ces insulaires; persuadé qu'après son rembarquement les habitans y retourneraient, et que nos présens leur prouveraient que nous n'étions pas des ennemis. Il fit en même temps étendre la seine, et prit, en deux coups de filet, plus de saumons qu'il n'en fallait aux équipages pour la consommation d'une semaine. Au moment où il allait retourner à bord, il vit aborder sur le rivage une pirogue avec sept hommes, qui ne parurent nullement effrayés de notre nombre. Ils échouèrent leur petite embarca-

tion sur le sable, et s'assirent sur des nattes au milieu de nos matelots, avec un air de sécurité qui prévint beaucoup en leur faveur. Dans ce nombre étaient deux vieillards, ayant une longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe d'écorce d'arbres, assez semblable aux pagnes de Madagascar. Deux des sept insulaires avaient des habits de nankin bleu ouatés, et la forme de leur habillement différait peu de celle des Chinois : d'autres n'avaient qu'une longue robe qui fermait entièrement au moyen d'une ceinture et de quelques petits boutons, ce qui les dispensait de porter des caleçons. Leur tête était nue, et, chez deux ou trois, seulement entourée d'un bandeau de peau d'ours; ils avaient le toupet et les faces rasés, tous les cheveux de derrière conservés dans la longueur de huit ou dix pouces, mais d'une manière différente des Chinois, qui ne laissent qu'une touffe de cheveux en rond, qu'ils appellent *pentsee*. Tous avaient des bottes de peau de loup marin, avec un pied à la chinoise très-artistement travaillé. Leurs armes étaient des arcs, des piques et des flèches garnies en fer. Le plus vieux

de ces insulaires, celui auquel les autres témoignaient le plus d'égards, avait les yeux dans un très-mauvais état : il portait autour de sa tête un garde-vue pour se garantir de la trop grande clarté du soleil. Les manières de ces habitans étaient graves, nobles, et très-affectueuses. M. de Langle leur donna le surplus de ce qu'il avait apporté avec lui, et leur fit entendre, par signes, que la nuit l'obligeait de retourner à bord, mais qu'il désirait beaucoup les retrouver le lendemain pour leur faire de nouveaux présens. Ils firent signe, à leur tour, qu'ils dormaient dans les environs, et qu'ils seraient exacts au rendez vous.

Nous crûmes généralement qu'ils étaient les propriétaires d'un magasin de poisson que nous avions rencontré sur le bord de la petite rivière, et qui était élevé sur des piquets, à quatre ou cinq pieds au-dessus du niveau du terrain. M. de Langle, en le visitant, l'avait respecté comme les cabanes abandonnées ; il y avait trouvé du saumon, du hareng, séché et fumé, avec des vessies remplies d'huile, ainsi que des peaux de saumon, minces comme du parchemin.

Ce magasin était trop considérable pour la subsistance d'une famille, et il jugea que ces peuples faisaient commerce de ces divers objets. Les canots ne furent de retour à bord que vers les onze heures du soir ; le rapport qui me fut fait excita vivement ma curiosité. J'attendis le jour avec impatience, et j'étais à terre avec la chaloupe et le grand canot avant le lever du soleil. Les insulaires arrivèrent dans l'anse peu de temps après ; ils venaient du nord, où nous avions jugé que leur village était situé : ils furent bientôt suivis d'une seconde pirogue, et nous comptâmes vingt-un habitans. Dans ce nombre se trouvaient les propriétaires des cabanes, que les effets laissés par M. de Langle avaient rassurés; mais pas une seule femme, et nous avons lieu de croire qu'ils en sont très-jaloux. Nous entendions des chiens aboyer dans les bois ; ces animaux étaient vraisemblablement restés auprès des femmes. Nos chasseurs voulurent y pénétrer : mais les insulaires nous firent les plus vives instances pour nous détourner de porter nos pas vers le lieu d'où venaient ces aboiemens; et, dans l'intention où j'étais de leur

faire des questions importantes, voulant leur inspirer de la confiance, j'ordonnai de ne les contrarier sur rien.

M. de Langle, avec presque tout son état-major, arriva à terre bientôt après moi, et avant que notre conversation avec les insulaires eût commencé; elle fut précédée de présens de toute espèce. Ils paraissaient ne faire cas que des choses utiles : le fer et les étoffes prévalaient sur tout; ils connaissaient les métaux comme nous; ils préféraient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, etc. Ils étaient fort pauvres; trois ou quatre seulement avaient des pendans d'oreilles d'argent, ornés de rassades bleues, absolument semblables à ceux que j'avais trouvés dans le tombeau de la baie de Ternai, et que j'avais pris pour des bracelets. Leurs autres petits ornemens étaient de cuivre, comme ceux du même tombeau; leurs briquets et leurs pipes paraissaient chinois ou japonais; celles-ci étaient de cuivre blanc parfaitement travaillé. En désignant de la main le couchant, ils nous firent entendre que le nankin bleu dont quelques-uns étaient couverts, les rassades et les bri-

quets, venaient du pays des Mantcheoux, et ils prononçaient ce nom absolument comme nous-mêmes. Voyant ensuite que nous avions tous du papier et un crayon à la main pour faire un vocabulaire de leur langue, ils devinèrent notre intention; ils prévinrent nos questions, présentèrent eux-mêmes les différens objets, ajoutèrent le nom du pays, et eurent la complaisance de le répéter quatre ou cinq fois, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que nous avions bien saisi leur prononciation. La facilité avec laquelle ils nous avaient devinés me porte à croire que l'art de l'écriture leur est connu; et l'un de ces insulaires, qui, comme l'on va voir, nous traça le dessin du pays, tenait le crayon de la même manière que les Chinois tiennent leur pinceau. Ils paraissaient désirer beaucoup nos haches et nos étoffes, ils ne craignaient même pas de les demander; mais ils étaient aussi scrupuleux que nous à ne jamais prendre que ce que nous leur avions donné : il était évident due leurs idées sur le vol ne différaient pas des nôtres, et je n'aurais pas craint qe leur confier la

garde de nos effets. Leur attention à cet égard s'étendait jusqu'à ne pas même ramasser sur le sable un seul des saumons que nous avions pêchés, quoiqu'ils y fussent étendus par milliers, car notre pêche avait été aussi abondante que celle de la veille : nous fûmes obligés de les presser, à plusieurs reprises, d'en prendre autant qu'ils voudraient.

Nous parvînmes enfin à leur faire comprendre que nous désirions qu'ils figurassent leur pays et celui des Mantcheoux. Alors un des vieillards se leva, et avec le bout de sa pique il traça la côte de Tartarie, à l'ouest, courant à peu près nord et sud. A l'est, vis-à-vis, et dans la même direction, il figura son île; et, en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays : il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit, et se tournant vers nos vaisseaux, qu'on apercevait du rivage, il marqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette île, il en avait figuré une autre, et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour nos vais-

seaux. Sa sagacité pour deviner nos questions était très-grande, mais moindre encore que celle d'un autre insulaire, âgé à peu près de trente ans, qui, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un de nos crayons avec du papier ; il y traça son île, qu'il nomma *Tchoka*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, depuis le nord vers le sud. Il dessina ensuite la terre des Mantcheoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir, et, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe du nord de son île, et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaire pour se rendre du lieu où nous étions à l'embouchure du Ségalien : mais comme les pirogues de ces peuples ne s'écartent jamais de terre d'une portée de pistolet, en suivant le contour des petites anses, nous jugeâmes qu'elles ne faisaient guère en

droite ligne que neuf lieues par jour; parce que la côte permet de débarquer partout, qu'on mettait à terre pour faire cuire les alimens et prendre ses repas, et qu'il est vraisemblable qu'on se reposait souvent : ainsi nous évaluâmes à soixante-trois lieues au plus notre éloignement de l'extrémité de l'île. Ce même insulaire nous répéta ce qui nous avait été dit, qu'ils se procuraient des nankins et d'autres objets de commerce par leur communication avec les peuples qui habitent le bord du fleuve Ségalien; et il marqua également par des traits pendant combien de journées de pirogue ils remontaient ce fleuve jusqu'aux lieux où se faisait ce commerce. Tous les autres insulaires étaient témoins de cette conversation, et approuvaient par leurs gestes les discours de leur compatriote. Nous voulûmes ensuite savoir si ce détroit était fort large; nous cherchâmes à lui faire comprendre notre idée : il la saisit, et plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement, à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figurait ainsi la largeur de la petite rivière de notre aiguade; en les

écartant davantage, que cette seconde largeur était celle du fleuve Ségalien; et en les éloignant enfin beaucoup plus, que c'était la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie. Il s'agissait de connaître la profondeur de l'eau; nous l'entraînâmes sur le bord de la rivière, dont nous n'étions éloignés que de dix pas, et nous y enfonçâmes le bout d'une pique : il parut nous comprendre; il plaça une main au-dessus de l'autre à la distance de cinq ou six pouces, nous crûmes qu'il nous indiquait ainsi la profondeur du fleuve Ségalien; et enfin il donna à ses bras toute leur extension, comme pour figurer la profondeur du détroit. Il nous restait à savoir s'il avait représenté des profondeurs absolues ou relatives; car, dans le premier cas, ce détroit n'aurait eu qu'une brasse; et ce peuple, dont les embarcations n'avaient jamais approché nos vaisseaux, pouvait croire que trois ou quatre pieds d'eau nous suffisaient, comme trois ou quatre pouces suffisent à leurs pirogues : mais il nous fut impossible d'avoir d'autres éclaircissemens là-dessus. M. de Langle et moi crûmes que, dans tous les cas, il était

de la plus grande importance de reconnaître si l'île que nous prolongions était celle à laquelle les géographes ont donné le nom d'île Ségalien, sans en soupçonner l'étendue au sud. Je donnai ordre de tout disposer sur les deux frégates pour appareiller le lendemain. La baie où nous étions mouillés reçut le nom de *baie de Langle*, du nom de ce capitaine, qui l'avait découverte et y avait mis pied à terre le premier.

Nous employâmes le reste de la journée à visiter le pays et le peuple qui l'habite. Nous n'en avons pas rencontré, depuis notre départ de France, qui ait plus excité notre curiosité et notre admiration. Nous savions que les nations les plus nombreuses, et peut-être le plus anciennement policées, habitent les contrées qui avoisinent ces îles : mais il ne paraît pas qu'elles les aient jamais conquises, parce que rien n'a pu tenter leur cupidité ; et il était très-contraire à nos idées de trouver chez un peuple chasseur et pêcheur, qui ne cultive aucune production de la terre et qui n'a point de troupeau, des manières en général plus douces, plus graves,

et peut-être une intelligence plus étendue que chez aucune nation de l'Europe. Assurément les connaissances de la classe instruite des Européens l'emportent de beaucoup, dans tous les points, sur celles des vingt-un insulaires avec qui nous avons communiqué dans la baie de Langle : mais chez les peuples de ces îles, les connaissances sont généralement plus répandues qu'elles ne le sont dans les classes communes des peuples de l'Europe; tous les individus y paraissent avoir reçu la même éducation. Ce n'était plus cet étonnement stupide des Indiens de la baie des Français : nos arts, nos étoffes, attiraient l'attention des insulaires de la baie de Langle; ils retournaient en tout sens ces étoffes, ils en causaient entre eux, et cherchaient à découvrir par quel moyen on était parvenu à les fabriquer. La navette leur est connue : j'ai rapporté un métier avec lequel ils font des toiles absolument semblables aux nôtres ; mais le fil en est fait avec de l'écorce d'un saule très-commun dans leur île, et qui m'a paru différer peu de celui de France. Quoiqu'ils ne cultivent pas la terre, ils profitent avec la plus

grande intelligence de ses productions spontanées. Nous avons trouvé dans leurs cabanes beaucoup de racines d'une espèce de lis, que nos botanistes ont reconnue être le lis jaune ou la *saranne* du Kamtschatka. Ils les font sécher, et c'est leur provision d'hiver. Il y avait aussi beaucoup d'ail et d'angélique; on trouve ces plantes sur la lisière des bois. Notre court séjour ne nous permit pas de reconnaître si ces insulaires ont une forme de gouvernement, et nous ne pourrions là-dessus que hasarder des conjectures : mais on ne peut douter qu'ils n'aient beaucoup de considération pour les vieillards, et que leurs mœurs ne soient très-douces; et certainement, s'ils étaient pasteurs, et qu'ils eussent de nombreux troupeaux, je ne me formerais pas une autre idée des usages et des mœurs des patriarches. Ils sont généralement bien faits, d'une constitution forte, d'une physionomie assez agréable, et velus d'une manière remarquable : leur taille est petite; je n'en ai observé aucun de cinq pieds cinq pouces, et plusieurs avaient moins de cinq pieds. Ils permirent à nos peintres de les dessiner; mais ils se refu-

sèrent constamment au désir de M. Rollin, notre chirurgien, qui voulait prendre la mesure des différentes dimensions de leur corps : ils crurent peut-être que c'était une opération magique; car on sait, par les voyageurs, que cette idée de magie est très-répandue à la Chine et dans la Tartarie, et qu'on y a traduit devant les tribunaux plusieurs missionnaires, accusés d'être magiciens, pour avoir imposé les mains sur des enfans lorsqu'ils les baptisaient. Ce refus, et leur obstination à cacher et éloigner de nous leurs femmes, sont les seuls reproches que nous ayons à leur faire. Nous pouvons assurer que les habitans de cette île forment un peuple policé, mais si pauvre, que de long-temps ils n'auront à craindre ni l'ambition des conquérans, ni la cupidité des négocians : un peu d'huile et du poisson séché sont de bien minces objets d'exportation. Nous ne traitâmes que de deux peaux de martre; nous vîmes bien des peaux d'ours et de loup marin, morcelées et taillées en habits, mais en très-petit nombre : les pelleteries de ces îles seraient d'une bien petite importance pour le commerce. Nous trouvâmes des mor-

ceaux de charbon de terre roulés sur le rivage, mais pas un seul caillou qui contînt de l'or, du fer, ou du cuivre. Je suis très-porté à croire qu'ils n'ont aucune mine dans leurs montagnes. Tous les bijoux d'argent de ces vingt-un insulaires ne pesaient pas deux onces; et une médaille avec une chaîne d'argent, que je mis au cou d'un vieillard qui semblait être le chef de la troupe, leur parut d'un prix inestimable. Chacun des habitans avait au pouce un fort anneau, ressemblant à une gimblette; ces anneaux étaient d'ivoire, de corne ou de plomb. Ils laissent croître leurs ongles comme les Chinois; ils saluent comme eux, et l'on sait que ce salut consiste à se mettre à genoux et à se prosterner jusqu'à terre; leur manière de s'asseoir sur des nattes est la même; ils mangent, comme eux, avec de petites baguettes. S'ils ont avec les Chinois et avec les Tartares une origine commune, leur séparation d'avec ces peuples est bien ancienne; car ils ne leur ressemblent en rien par l'extérieur, et bien peu par les habitudes morales.

Les Chinois que nous avions à bord

n'entendaient pas un seul mot de la langue de ces insulaires; mais ils comprirent parfaitement celle de deux Tartares Mantcheoux, qui, depuis quinze ou vingt jours, avaient passé du continent sur cette île, peut-être pour faire quelque achat de poisson.

Nous ne les rencontrâmes que dans l'après-midi; leur conversation se fit de vive voix avec un de nos Chinois qui savait très-bien le tartare : ils lui firent absolument les mêmes détails de la géographie du pays, dont ils changèrent seulement les noms, parce que vraisemblablement chaque langue a les siens. Les vêtemens de ces Tartares étaient de nankin gris, pareils à ceux des coulis ou porte-faix de Macao. Leur chapeau était pointu et d'écorce; ils avaient la touffe de cheveux ou le *pentsec* à la chinoise : leurs manières et leur physionomie étaient bien moins agréables que celles des habitans de l'île. Ils dirent qu'ils habitaient à huit journées, dans le haut du fleuve Ségalien. Tous ces rapports, joints à ce que nous avions vu sur la côte de Tartarie, prolongée de si près par nos vaisseaux, nous firent penser

que les bords de la mer de cette partie de l'Asie ne sont presque pas habités, depuis les 42°, ou les limites de la Corée, jusqu'au fleuve Ségalien; que des montagnes, peut-être inaccessibles, séparent cette contrée maritime du reste de la Tartarie; et qu'on n'y aborderait que par mer, en remontant quelques rivières, quoique nous n'en eussions aperçu aucune d'une certaine étendue*. Les cabanes de ces insulaires sont bâties avec intelligence : toutes les précautions y sont prises contre le froid ; elles sont en bois, revêtues d'écorce de bouleau, surmontées d'une charpente couverte en paille séchée et arrangée comme le chaume de nos maisons de paysans ; la porte est très-basse et placée dans le pignon ; le foyer est au milieu, sous une ouverture du toit, qui donne issue à la fumée ; de petites banquettes ou planches, élevées de huit ou dix pouces, règnent au pourtour, et l'intérieur est

* Ces insulaires n'ont jamais donné à entendre qu'ils fissent quelque commerce avec la côte de Tartarie, connue d'eux, puisqu'ils l'ont dessinée, mais seulement avec le peuple qui habite à huit journées, dans le haut du fleuve Ségalien.

parqueté avec des nattes. La cabane que je viens de décrire était située au milieu d'un bois de rosiers, à cent pas du bord de la mer : ces arbustes étaient en fleur, ils exhalaient une odeur délicieuse ; mais elle ne pouvait compenser la puanteur du poisson et de l'huile, qui aurait prévalu sur tous les parfums de l'Arabie. Nous voulûmes connaître si les sensations agréables de l'odorat sont, comme celles du goût, dépendantes de l'habitude. Je donnai à l'un des vieillards dont j'ai parlé, un flacon rempli d'une eau de senteur très-suave; il le porta à son nez, et marqua pour cette eau la même répugnance que nous éprouvions pour son huile. Ils avaient sans cesse la pipe à la bouche; leur tabac était d'une bonne qualité, à grandes feuilles : j'ai cru comprendre qu'ils le tiraient de la Tartarie; mais ils nous ont expliqué clairement que leurs pipes venaient de l'île qui est au sud, sans doute du Japon. Notre exemple ne put les engager à respirer du tabac en poudre; et c'eût été leur rendre un mauvais service, que de les accoutumer à un nouveau besoin.

Le 14 juillet, à la pointe du jour, je fis

signal d'appareiller avec les vents du sud, et par un temps brumeux, qui bientôt se changea en une brume très-épaisse. Jusqu'au 19, il n'y eut pas le plus petit éclairci. Je dirigeai ma route au nord-ouest, vers la côte de Tartarie; et lorsque, suivant notre estime, nous fûmes sur le point d'où nous avions découvert le pic Lamanon, nous serrâmes le vent, et louvoyâmes à petites voiles dans le canal, attendant la fin de ces ténèbres auxquelles, selon moi, ne peuvent être comparées celles d'aucune mer. Le brouillard disparut pour un instant. Le 19, au matin, nous vîmes la terre de l'île depuis le nord-est un quart nord jusqu'à l'est-sud-est; mais elle était encore si enveloppée de vapeurs, qu'il nous fut impossible de reconnaître aucune des pointes que nous avions relevées les jours précédens. Je fis route pour en approcher; mais nous la perdîmes bientôt de vue. Cependant, guidés par la sonde, nous continuâmes à la prolonger, jusqu'à deux heures après midi, que nous laissâmes tomber l'ancre à l'ouest d'une très-bonne baie, à deux milles du rivage. A quatre heu-

res la brume se dissipa; et nous relevâmes la terre, derrière nous, au nord un quart nord-est. J'ai nommé cette baie, la meilleure dans laquelle nous ayons mouillé depuis notre départ de Manille, *baie d'Estaing* : elle est située par 48° 59' de latitude nord, et 140° 32' de longitude orientale. Nos canots y abordèrent, à quatre heures du soir, au pied de dix ou douze cabanes, placées sans aucun ordre, à une assez grande distance les unes des autres, et à cent pas environ du bord de la mer. Elles étaient un peu plus considérables que celles que j'ai décrites : on avait employé à leur construction les mêmes matériaux ; mais elles étaient divisées en deux chambres : celle du fond contenait tous les petits meubles du ménage, le foyer, et la banquette qui règne autour ; mais celle de l'entrée, absolument nue, paraissait destinée à recevoir les visites, les étrangers n'étant pas vraisemblablement admis en présence des femmes. Quelques officiers en rencontrèrent deux qui avaient fui et s'étaient cachées dans les herbes. Lorsque nos canots abordèrent dans l'anse, des femmes ef-

frayées poussèrent des cris, comme si elles avaient craint d'être dévorées; elles étaient cependant sous la garde d'un insulaire, qui les ramenait chez elles, et qui semblait vouloir les rassurer. M. Blondela eut le temps de les dessiner, et son dessin rend très-heureusement leur physionomie: elle est un peu extraordinaire, mais assez agréable; leurs yeux sont petits, leurs lèvres grosses; la supérieure peinte ou tatouée en bleu, car il n'a pas été possible de s'en assurer: leurs jambes étaient nues; une longue robe de chambre de toile les enveloppait; et comme elles avaient pris un bain dans la rosée des herbes, cette robe de chambre, collée au corps, a permis au dessinateur de rendre toutes les formes, qui sont peu élégantes: leurs cheveux avaient toute leur longueur, et le dessus de la tête n'était point rasé, tandis qu'il l'était chez les hommes.

M. de Langle, qui débarqua le premier, trouva les insulaires rassemblés autour de quatre pirogues chargées de poisson fumé; ils aidaient à les pousser à l'eau; et il apprit que les vingt-quatre hommes qui formaient l'équipage étaient

Mantcheoux, et qu'ils étaient venus des bords du fleuve Ségalien pour acheter ce poisson. Il eut une longue conversation avec eux par l'entremise de nos Chinois, auxquels ils firent le meilleur accueil. Ils dirent, comme nos premiers géographes de la baie de Langle, que la terre que nous prolongions était une île; ils lui donnèrent le même nom; ils ajoutèrent que nous étions encore à cinq journées de pirogue de son extrémité, mais qu'avec un bon vent l'on pouvait faire ce trajet en deux jours, et coucher tous les soirs à terre : ainsi tout ce qu'on nous avait déjà dit dans la baie de Langle, fut confirmé dans cette nouvelle baie, mais exprimé avec moins d'intelligence par le Chinois qui nous servait d'interprète. M. de Langle rencontra aussi, dans un coin de l'île, une espèce de cirque planté de quinze ou vingt piquets, surmontés chacun d'une tête d'ours; les ossemens de ces animaux étaient épars aux environs. Comme ces peuples n'ont pas l'usage des armes à feu, qu'ils combattent les ours corps à corps, et que leurs flèches ne peuvent que les blesser, ce cirque nous

parut être destiné à conserver la mémoire de leurs exploits ; et les vingt têtes d'ours exposées aux yeux devaient retracer les victoires qu'ils avaient remportées depuis dix ans, à en juger par l'état de décomposition dans lequel se trouvait le plus grand nombre. Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque point de celles de la baie de Langle : le saumon y était aussi commun, et chaque cabane avait son magasin; nous découvrîmes que ces peuples consomment la tête, la queue, et l'épine du dos, et qu'ils boucanent et font sécher, pour être vendus aux Mantcheoux, les deux côtés du ventre de ce poisson, dont ils ne se réservent que le fumet, qui infecte leurs maisons, leurs meubles, leurs habillemens, et jusqu'aux herbes qui environnent leurs villages. Nos canots partirent enfin, à huit heures du soir, après que nous eûmes comblé de présens les Tartares et les insulaires ; ils étaient de retour à huit heures trois quarts, et j'ordonnai de tout disposer pour l'appareillage du lendemain.

Le 20, le jour fut très-beau; nous fîmes

les meilleures observations de latitude, et de distance de la lune au soleil, d'après lesquelles nous corrigeâmes les points des six derniers jours, depuis le départ de la baie de Langle, située par 47° 49' de latitude nord, et 140° 29' de longitude orientale. La direction de la côte occidentale de cette île, depuis le parallède de 47° 39', où nous avions aperçu la baie de Langle, jusqu'au 52e, étant absolument nord et sud, nous la prolongeâmes à une petite lieue; et à sept heures du soir, une brume épaisse nous ayant enveloppés, nous mouillâmes par trente-sept brasses, fond de vase et de petits cailloux. La côte était beaucoup plus montueuse et plus escarpée que dans la partie méridionale. Nous n'aperçûmes ni feu ni habitation; et comme la nuit approchait, nous n'envoyâmes point de canot à terre : mais nous prîmes, pour la première fois depuis que nous avions quitté la Tartarie, huit ou dix morues; ce qui semblait annoncer la proximité du continent, que nous avions perdu de vue depuis les 49° de latitude.

Obligé de suivre l'une ou l'autre côte,

j'avais donné la préférence à celle de l'île, afin de ne pas manqner le détroit, s'il en existait un vers l'est; ce qui demandait une extrême attention, à cause des brumes qui ne nous laissaient que de très-courts intervalles de clarté : aussi m'y suis-je en quelque sorte collé, et ne m'en suis-je jamais éloigné de plus de deux lieues, dequis la baie de Langle jusqu'au fond du canal. Mes conjectures sur la proximité de la côte de Tartarie étaient tellement fondées, qu'aussitôt que notre horizon s'étendait un peu, nous en avions une parfaite connaissance. Le canal commença à rétrécir par les 50 degrés, et il n'eut plus que douze ou treize lieues de largeur.

Le 22 au soir, je mouillai à une lieue de terre. J'étais par le travers d'uue petite rivière; on voyait à trois lieues au nord un pic très-remarquable; sa base est sur le bord de la mer, et son sommet, de quelque côté qu'on l'aperçoive, conserve la forme la plus régulière; il est couvert d'arbres et de verdure jusqu'à la cime : je lui ai donné le nom de *pic la Martinière,* parce qu'il offre un beau champ aux re-

cherches de la botanique, dont le savant de ce nom fait son occupatic principale.

Comme, en prolongeant la côte de l'île depuis la baie d'Estaing, je n'avais découvert aucune habitation, je voulus éclaircir mes doutes à ce sujet; je fis armer quatre canots des deux frégates, commandés par M. de Clonard, capitaine de vaisseau, et je lui donnai ordre d'aller reconnaître l'anse dans laquelle coulait la petite rivière dont nous apercevions le ravin. Il était de retour à huit heures du soir, et ramena, à mon grand étonnement, tous ses canots pleins de saumons, quoique les équipages n'eussent ni lignes ni filets. Cet officier me rapporta qu'il avait abordé à l'embouchure d'un ruisseau, dont la largeur n'excédait pas quatre toises, ni la profondeur un pied; qu'il l'avait trouvé tellement rempli de saumons, que le lit en était tout couvert, et que nos matelots, à coups de bâton, en avaient tué douze cents dans une heure: il n'avait d'ailleurs rencontré que deux ou trois abris abandonnés, qu'il supposait avoir été élevés par des Tartares Mant-

cheoux, venus, suivant leur coutume, du continent pour commercer dans le sud de cette île. La végétation était encore plus vigoureuse que dans les baies où nous avions abordé, les arbres étaient d'une plus forte dimension ; le céleri et le cresson croissaient en abondance sur les bords de cette rivière ; c'était la première fois que nous rencontrions cette dernière plante depuis notre départ de Manille. On aurait pu aussi ramasser de quoi remplir plusieurs sacs de baies de genièvre ; mais nous donnâmes la préférence aux herbes et aux poissons. Nos botanistes firent une ample collection de plantes assez rares ; et nos lithologistes rapportèrent beaucoup de cristaux de spath, et d'autres pierres curieuses : mais ils ne rencontrèrent ni marcassites, ni pyrites, rien enfin qui annonçât que ce pays eût aucune mine de métal. Les sapins et les saules étaient en beaucoup plus grand nombre que le chêne, l'érable, le bouleau et l'azerolier ; et si d'autres voyageurs ont descendu un mois après nous sur les bords de cette rivière, ils y auront cueilli beaucoup de

groseilles, de fraises et de framboises, qui étaient encore en fleur.

Pendant que les équipages de nos canots faisaient à terre cette abondante moisson, nous prenions à bord beaucoup de morues; et ce mouillage de quelques heures nous donna des provisions fraîches pour une semaine. Je nommai cette rivière *le ruisseau du Saumon;* et j'appareillai à la pointe du jour. Je continuai à prolonger de très-près cette île, qui ne se terminait jamais au nord, quoique chaque pointe un peu avancée que j'apercevais m'en laissât l'espoir. Le 23, nous observâmes 50° 54' de latitude nord, et notre longitude n'avait presque pas changé depuis la baie de Langle. Nous relevâmes par cette latitude une très-bonne baie, la seule, depuis que nous prolongions cette île, qui offrît aux vaisseaux un abri assuré contre les vents du canal. Quelques habitations paraissaient çà et là sur le rivage, auprès d'un ravin qui marquait le lit d'une rivière un peu plus considérable que celles que nous avions déjà vues: je ne jugeai pas à propos de reconnaître plus particulièrement cette baie, que j'ai nom-

mée *baie de la Jonquière ;* j'en ai cependant traversé la largeur. Mais j'étais si pressé, et un temps clair dont nous jouissions était si rare et si précieux pour nous, que je crus ne devoir l'employer qu'à m'avancer vers le nord. Depuis que nous avions atteint le 50° degré de latitude nord, j'étais revenu entièrement à ma première opinion ; je ne pouvais plus douter que l'île que nous prolongions depuis les 47°, et qui, d'après le rapport des naturels, devait s'étendre beaucoup plus au sud, ne fût l'île Ségalien, dont la pointe septentrionale a été fixée par les Russes à 54°, et qui forme, dans une direction nord et sud, une des plus longues îles du monde : ainsi le prétendu détroit de Tessoy ne serait que celui qui sépare l'île Ségalien de la Tartarie, à peu près par les 52°. J'étais trop avancé pour ne pas vouloir reconnaître ce détroit, et savoir s'il est praticable. Je commençais à craindre qu'il ne le fût pas, parce que le fond diminuait avec une rapidité extrême en avançant vers le nord, et que les terres de l'île Ségalien n'étaient plus que des dunes noyées et presque à fleur d'eau, comme des bancs de sable.

Le 23 au soir, je mouillai à trois lieues de terre, par vingt-quatre brasses, fond de vase. J'avais trouvé le même brassiage deux lieues plus à l'est, à trois milles du rivage ; et depuis le coucher du soleil jusqu'au moment où nous laissâmes tomber l'ancre, j'avais fait deux lieues vers l'ouest, perpendiculairement à la direction de cette côte, afin de reconnaître si, en nous éloignant de l'île Ségalien, le fond augmenterait : mais il fut constamment le même ; et je commençais à soupçonner que le talus était du sud au nord, dans le sens de la longueur du canal, à peu près comme un fleuve dont l'eau diminue en avançant vers sa source.

Le 24, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile, ayant fixé la route au nord-ouest. Le fond haussa jusqu'à dix-huit brasses dans trois heures : je fis gouverner à l'ouest, et il se maintint dans une égalité parfaite. Je pris le parti de traverser deux fois ce canal, est et ouest, afin de m'assurer s'il n'y avait point un espace plus creux, et trouver ainsi le chenal de ce détroit, s'il y en avait un. Cette combinaison était la seule raisonnable dans la

circonstance où nous nous trouvions ; car l'eau diminuait si rapidement lorsque la route prenait du nord, qu'à chaque lieue dans cette direction, le fond s'élevait de trois brasses : ainsi, en supposant un atterrissement graduel, nous n'étions plus qu'à six lieues du fond du golfe, et nous n'apercevions aucun courant. Cette stagnation des eaux paraissait être une preuve qu'il n'y avait point de chenal, et était la cause bien certaine de l'égalité parfaite du talus. Nous mouillâmes, le soir du 26, sur la côte de Tartarie; et le lendemain à midi, la brume s'étant dissipée, je pris le parti de courir au nord-nord-est, vers le milieu du canal, afin d'achever l'éclaircissement de ce point de géographie, qui nous coûtait tant de fatigues. Nous naviguâmes ainsi, ayant parfaitement connaissance des deux côtes : comme je m'y étais attendu, le fond haussa de trois brasses par lieue; et après avoir fait quatre lieues, nous laissâmes tomber l'ancre par neuf brasses, fond de sable. Les vents étaient fixés au sud avec une telle constance, que, depuis près d'un mois, ils n'avaient pas varié de 20° ; et nous nous exposions, en

courant ainsi vent arrière vers le fond de ce golfe, à nous affaler de manière à être obligés peut-être d'attendre le reversement de la mousson pour en sortir. Mais ce n'était pas le plus grand inconvénient ; celui de ne pouvoir tenir à l'ancre, avec une mer aussi grosse que celles des côtes d'Europe qui n'ont point d'abri, était d'une bien autre importance. Ces vents de sud, dont la racine, si on peut s'exprimer ainsi, est dans les mers de Chine, parviennent, sans aucune interruption, jusqu'au fond du golfe de l'île Ségalien ; ils y agitent la mer avec force, et ils y règnent plus fixement que les vents alizés entre les Tropiques. Nous étions si avancés, que je désirais toucher ou voir le sommet de cet atterrissement ; malheureusement le temps était devenu très-incertain, et la mer grossissait de plus en plus : nous mîmes cependant nos canots à la mer pour sonder autour de nous. M. Boutin eut ordre d'aller vers le sud-est, et M. de Vaujuas fut chargé de sonder vers le nord, avec la défense expresse de s'exposer à rendre problématique leur retour à bord. Cette opération ne pouvait être co-

fiée qu'à des officiers d'une extrême prudence, parce que la mer qui grossissait, et le vent qui forçait, pouvaient nous contraindre à appareiller pour sauver nos vaisseaux. J'ordonnai donc à ces officiers de ne compromettre, sous quelque prétexte que ce pût être, ni la sûreté de nos vaisseaux, si nous attendions leurs chaloupes ; ni la leur, si les circonstances étaient assez impérieuses pour nous forcer à appareiller.

Mes ordres furent exécutés avec la plus grande exactitude. M. Boutin revint bientôt après : M. de Vaujuas fit une lieue au nord, et ne trouva plus que six brasses ; il atteignit le point le plus éloigné que l'état de la mer et du temps lui permît de sonder. Parti à sept heures du soir, il ne fut de retour qu'à minuit : déjà la mer était agitée ; et n'ayant pu oublier le malheur que nous avions éprouvé à la baie des Français, je commençais à être dans la plus vive inquiétude. Son retour me parut une compensation de la très-mauvaise situation où se trouvaient nos vaisseaux ; car, à la pointe du jour, nous fûmes forcés d'appareiller. La mer était si

grosse, que nous employâmes quatre heures à lever notre ancre : la tournevire, la marguerite, cassèrent; le cabestan fut brisé : par cet événement, trois hommes furent grièvement blessés; nous fûmes contraints, quoiqu'il ventât très-grand frais, de faire porter à nos frégates toute la voile que leurs mâts pouvaient supporter. Heureusement quelques légères variations du sud au sud-sud-ouest et au sud-sud-est nous furent favorables, e nous nous élevâmes, en vingt-quatre heures, de cinq lieues.

Le 28 au soir, la brume s'étant dissipée, nous nous trouvâmes sur la côte de Tartarie, à l'ouverture d'une baie qui paraissait très-profonde, et offrait un mouillage sûr et commode : nous manquions absolument de bois, et notre provision d'eau était fort diminuée; je pris le parti d'y relâcher, et je fis signal à l'Astrolabe de sonder en avant. Nous mouillâmes à la pointe du nord de cette baie, à cinq heures du soir, par onze brasses, fond de vase. M. de Langle ayant de suite fait mettre son canot à la mer, sonda lui-même cette rade, et me rapporta qu'elle

offrait le meilleur abri possible derrière quatre îles qui la garantissaient des vents du large. Il était descendu dans un village de Tartares où il avait été très-bien accueilli; il avait découvert une aiguade où l'eau la plus limpide pouvait tomber en cascade dans nos chaloupes; et ces îles, dont le bon mouillage ne devait être éloigné que de trois encâblures, étaient couvertes de bois. D'après le rapport de M. de Langle, je donnai ordre de tout disposer pour entrer au fond de la baie à la pointe du jour; et nous y mouillâmes à huit heures du matin, par six brasses, fond de vase. Cette baie fut nommée *baie de Castries*.

Relâche à la baie de Castries. — Description de cette baie et d'un village tartare.—Mœurs et coutumes des habitans.—Leur respect pour les tombeaux et les propriétés.—Extrême confiance qu'ils nous inspirent.—Leur tendresse pour leurs enfans.—Leur union entre eux.—Rencontre de quatre pirogues étrangères dans cette baie. — Détails géographiques que nous donnent les équipages.—Productions de la baie de Castries. — Ses coquilles, quadrupèdes, oiseaux, pierres, plantes.

L'impossibilité reconnue de débouquer au nord de l'île Ségalien ouvrait un nouvel ordre d'événemens devant nous : il était fort douteux que nous pussions arriver cette année au Kamtschatka.

La baie de Castries, dans laquelle nous venions de mouiller, est située au fond d'un golfe, et éloignée de deux cents lieues du détroit de Sangaar, la seule porte dont nous fussions certains pour sortir des mers du Japon. Les vents du sud étaient plus fixes, plus constans, plus

opiniâtres, que dans les mers de Chine, d'où ils nous étaient envoyés; parce que, resserrés entre deux terres, leur plus grande variation n'était que de deux quarts vers l'est ou vers l'ouest : pour peu que la brise fût fraîche, la mer s'élevait d'une manière alarmante pour la conservation de nos mâts; et nos vaisseaux enfin n'étaient pas assez bons voiliers pour nous laisser l'espoir de gagner, avant la fin de la belle saison, deux cents lieues au vent, dans un canal si étroit, où des brumes presque continuelles rendent le louvoyage extrêmement difficile. Cependant le seul parti qui nous restât à prendre était de le tenter, à moins d'attendre la mousson du nord, qui pouvait être retardée jusqu'en novembre. Je ne m'arrêtai pas un instant à cette dernière idée : je crus, au contraire, devoir redoubler d'activité, en tâchant de pourvoir, dans le plus court espace de temps possible, à nos besoins d'eau et de bois; et j'annonçai que notre relâche ne serait que de cinq jours. Dès que nous fûmes affourchés, les canots et les chaloupes des deux frégates reçurent, de M. de Langle et de moi, leur destina-

tion particulière ; elle fut invariable pendant tout notre séjour. La chaloupe fit notre eau, le grand canot notre bois ; les petits canots furent donnés à MM. Blondela, Bellegarde, Mouton, Bernizet et Prevost le jeune, qui avaient ordre de lever le plan de cette baie ; nos yoles, qui tiraient peu d'eau, furent affectées à la pêche du saumon dans une petite rivière qui en était remplie ; nos biscayennes, enfin, nous servirent, à M. de Langle et à moi, pour aller surveiller nos différens travaux, et nous transporter avec les naturalistes au village tartare, dans les différentes îles, et en général sur tous les points qui paraissaient susceptibles d'être observés. La première opération, la plus importante, était la vérification de la marche de nos horloges marines ; et nos voiles étaient à peine serrées, que MM. Dagelet, Lauriston et Darbaud, avaient établi leurs instrumens sur une île située à une très-petite distance de nos vaisseaux ; je lui ai donné le nom de l'*île de l'Observatoire* : elle devait aussi fournir à nos charpentiers le bois dont nous étions presque entièrement dépourvus.

La baie de Castries est la seule, de toutes celles que nous avons visitées sur la côte de Tartarie, qui mérite la qualification de baie ; elle assure un abri aux vaisseaux contre le mauvais temps, et il serait possible d'y passer l'hiver. Le fond y est de vase, et monte graduellement de douze brasses jusqu'à cinq, en approchant de la côte, dont les battures s'étendent à trois encâblures au large ; en sorte qu'il est très-difficile d'y aborder, même en canot, lorsque la marée est basse : on a d'ailleurs à lutter contre des herbes * entre lesquelles il ne reste que deux ou trois pieds d'eau, et qui opposent aux efforts des canotiers une résistance invincible.

Il n'y a point de mer plus fertile en *fucus* de différentes espèces, et la végétation de nos plus belles prairies n'est ni plus verte, ni plus fourrée. Un très-grand enfoncement sur le bord duquel était le vil-

* Herbes marines ou *fucus*, les mêmes que celles qui servent, à Marseille, à emballer les différentes caisses d'huile ou de liqueur : c'est le *goëmon*, *goesmon* ou *gouesmon*.

lage tartare, et que nous supposâmes d'abord assez profond pour recevoir nos vaisseaux, parce que la mer était haute lorsque nous mouillâmes au fond de la baie, ne fut plus pour nous, deux heures après, qu'une vaste prairie d'herbes marines; on y voyait sauter des saumons qui sortaient d'un ruisseau dont les eaux se perdaient dans ces herbes, et où nous en avons pris plus de deux mille en un jour.

Les habitans, dont ce poisson est la subsistance la plus abondante et la plus assurée, voyaient les succès de notre pêche sans inquiétude, parce qu'ils étaient certains, sans doute, que la quantité en est inépuisable. Nous débarquâmes au pied de leur village, le lendemain de notre arrivée dans la baie; M. de Langle nous y avait précédés, et ses présens nous y procurèrent des amis.

On ne peut rencontrer, dans aucune partie du monde, une peuplade d'hommes meilleurs. Le chef, ou le plus vieux, vint nous recevoir sur la plage, avec quelques autres habitans. Il se prosterna jusqu'à terre en nous saluant, à la manière des

Chinois, et nous conduisit ensuite dans sa cabane, où étaient sa femme, ses belles-filles, ses enfans et ses petits-enfans. Il fit étendre une natte propre, sur laquelle il nous proposa de nous asseoir; et une petite graine, que nous n'avons pu reconnaître, fut mise dans une chaudière sur le feu avec du saumon, pour nous être offerte. Cette graine est leur mets le plus précieux : ils nous firent comprendre qu'elle venait du pays des Mantcheoux; ils donnent exclusivement ce nom aux peuples qui habitent à sept ou huit journées dans le haut du fleuve Ségalien, et qui communiquent directement avec les Chinois. Ils firent comprendre, par signes, qu'ils étaient de la nation des Orotchys; et nous montrant quatre pirogues étrangères, que nous avions vues arriver le même jour dans la baie, et qui s'étaient arrêtées devant leur village, ils en nommèrent les équipages *des Bitchys*; ils nous désignaient que ces derniers habitaient plus au sud, mais peut-être à moins de sept à huit lieues : car ces nations, comme celles du Canada, changent de nom et de langage à chaque bourgade. Ces étrangers,

dont je parlerai plus en détail dans la suite de ce chapitre, avaient allumé du feu sur le sable, au bord de la mer, auprès du village des Orotchys; ils y faisaient cuire leur graine et leur poisson dans une chaudière de fer, suspendue par un crochet de même métal à un trépied formé par trois bâtons liés ensemble. Ils arrivaient du fleuve Ségalien, et rapportaient dans leur pays des nankins et de la graine qu'ils avaient eus probablement en échange de l'huile, du poisson séché, et peut-être de quelques peaux d'ours ou d'élan; seuls quadrupèdes, avec les chiens et les écureuils, dont nous ayons aperçu les dépouilles.

Ce village des Orotchys était composé de quatre cabanes solidement construites avec des tronçons de sapin dans toute leur longueur, proprement entaillés dans les angles; une charpente assez bien travaillée soutenait la toiture, formée par des écorces d'arbres. Une banquette, comme celle des cases de l'île Ségalien, régnait autour de l'appartement; et le foyer était placé de même au milieu, sous une ouverture assez large pour donner issue à la fumée.

Nous avons lieu de croire que ces quatre maisons appartiennent à quatre familles différentes, qui vivent entre elles dans la plus grande union et la plus parfaite confiance. Nous avons vu partir une de ces familles pour un voyage de quelque durée; car elle n'a point reparu pendant les cinq jours que nous avons passés dans cette baie. Les propriétaires mirent quelques planches devant la porte de leur maison pour empêcher les chiens d'y entrer, et la laissèrent remplie de leurs effets. Nous fûmes bientôt tellement convaincus de l'inviolable fidélité de ces peuples, et du respect, presque religieux, qu'ils ont pour les propriétés, que nous laissions au milieu de leurs cabanes, et sous le sceau de leur probité, nos sacs pleins d'étoffes, de rassades, d'outils de fer, et généralement de tout ce qui servait à nos échanges, sans que jamais ils aient abusé de notre extrême confiance; et nous sommes partis de cette baie avec l'opinion, qu'ils ne soupçonnaient même pas que le vol fût un crime.

Chaque cabane était entourée d'une sécherie de saumons, qui restaient ex-

posés sur des perches à l'ardeur du soleil, après avoir été boucanés pendant trois ou quatre jours autour du foyer qui est au milieu de leur case ; les femmes chargées de cette opération ont le soin, lorsque la fumée les a pénétrés, de les porter en plein air, où ils acquièrent la dureté du bois.

Ils faisaient leur pêche dans la même rivière que nous, avec des filets ou des dards ; et nous leur voyions manger crus, avec une avidité dégoûtante, le museau, les ouïes, les osselets, et quelquefois la peau entière du saumon, qu'ils dépouillaient avec beaucoup d'adresse ; ils suçaient le mucilage de ces parties, comme nous avalons une huître. Le plus grand nombre de leurs poissons n'arrivaient à l'habitation que dépouillés, excepté lorsque la pêche avait été très-abondante ; alors les femmes cherchaient avec la même avidité les poissons entiers, et en dévoraient, d'une manière aussi dégoûtante, les parties mucilagineuses, qui leur paraissaient le mets le plus exquis. C'est à la baie de Castries que nous apprîmes l'usage du bourrelet de plomb ou d'os que

ces peuples, ainsi que ceux de l'île Ségalien, portent comme une bague au pouce ; il leur sert de point d'appui pour couper et dépouiller le saumon avec un couteau tranchant qu'ils portent tous, pendu à leur ceinture.

Leur village était construit sur une langue de terre basse et marécageuse, exposée au nord, et qui nous a paru inhabitable pendant l'hiver; mais, à l'opposite et de l'autre côté du golfe, sur un endroit plus élevé, à l'exposition du midi, et à l'entrée d'un bois, était un second village, composé de huit cabanes, plus vastes et mieux construites que les premières. Au-dessus, et à une très-petite distance, nous avons visité trois jourtes, ou maisons souterraines, absolument semblables à celles des Kamtschadales, décrites dans le quatrième volume du dernier Voyage de Cook; elles étaient assez étendues pour contenir, pendant la rigueur du froid, les habitans des huit cabanes. Enfin, sur une des ailes de cette bourgade, on trouvait plusieurs tombeaux, mieux construits et aussi grands que les maisons : chacun d'eux renfermait trois, quatre ou

cinq bières, proprement travaillées, ornées d'étoffes de Chine, dont quelques morceaux étaient de brocart. Des arcs, des flèches, des filets, et généralement les meubles les plus précieux de ces peuples, étaient suspendus dans l'intérieur de ces monumens, dont la porte, en bois, se fermait avec une barre maintenue à ses extrémités par deux supports.

Leurs maisons étaient remplies d'effets, comme les tombeaux; rien de ce qui leur sert n'en avait été enlevé : les habillemens, les fourrures, les raquettes, les arcs, les flèches, les piques, tout était resté dans ce village désert, qu'ils n'habitent que pendant la mauvaise saison. Ils passent l'été de l'autre côté du golfe où ils étaient, et d'où ils nous voyaient entrer dans les cases, descendre même dans l'intérieur des tombeaux, sans que jamais ils nous y aient accompagnés, sans qu'ils aient témoigné la moindre crainte de voir enlever leurs meubles, qu'ils savaient cependant exciter beaucoup nos désirs, parce que nous avions déjà fait plusieurs échanges avec eux. Nos équipages n'avaient pas moins vivement senti

que les officiers le prix d'une confiance aussi grande; et le déshonneur et le mépris eussent couvert l'homme qui eût été assez vil pour commettre le plus léger vol.

Il était évident que nous n'avions visité les Orotchys que dans leurs maisons de campagne, où ils faisaient leur récolte de saumon, qui, comme le blé en Europe, fait la base de leur subsistance. J'ai vu parmi eux si peu de peaux d'élan, que je suis porté à croire que la chasse y est peu abondante. Je compte aussi pour une très-petite partie de leur nourriture quelques racines de lis jaune ou de *saranne*, que les femmes arrachent sur la lisière des bois, et qu'elles font sécher auprès de leur foyer.

On aurait pu penser qu'une si grande quantité de tombeaux, car nous en trouvions sur toutes les îles et dans toutes les anses, annonçait une épidémie récente qui avait ravagé ces contrées, et réduit la génération actuelle à un très-petit nombre d'hommes : mais je suis porté à croire que les différentes familles dont cette nation est composée, étaient disper-

sées dans les baies voisines pour y pêcher et sécher du saumon, et qu'elles ne se rassemblent que l'hiver; elles apportent alors leur provision de poisson pour subsister jusqu'au retour du soleil. Il est plus vraisemblable de supposer que le respect religieux de ces peuples pour les tombeaux de leurs ancêtres les porte à les entretenir, à les réparer, et à retarder ainsi, peut-être pendant plusieurs siècles, l'effet inévitable de la lime du temps. Je n'ai aperçu aucune différence extérieure entre les habitans. Il n'en est pas de même des morts, dont les cendres reposent d'une manière plus ou moins magnifique, suivant leurs richesses; il est assez probable que le travail d'une longue vie suffit à peine aux frais d'un de ces somptueux mausolées, qui n'ont cependant qu'une magnificence relative, et dont on se ferait une très-fausse idée, si on les comparait aux monumens des peuples plus civilisés. Les corps des habitans les plus pauvres sont exposés en plein air, dans une bière placée sur un théâtre soutenu par des piquets de quatre pieds de hauteur : mais tous ont leurs arcs, leurs flèches, leurs filets, et quelques mor-

ceaux d'étoffes auprès de leurs monumens: et ce serait vraisemblablement un sacrilége de les enlever.

Ces peuples sembleraient, ainsi que ceux de l'île Ségalien, ne reconnaître aucun chef, et n'être soumis à aucun gouvernement. La douceur de leurs mœurs, leur respect pour les vieillards, peuvent rendre parmi eux cette anarchie sans inconvénient. Nous n'avons jamais été témoins de la plus petite querelle. Leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfans, offraient à nos yeux un spectacle touchant : mais nos sens étaient révoltés par l'odeur fétide de ce saumon, dont les maisons, ainsi que leurs environs, se trouvaient remplies. Les os en étaient épars, et le sang répandu autour du foyer; des chiens avides, quoiqu'assez doux et familiers, léchaient et dévoraient ces restes. Ce peuple est d'une malpropreté et d'une puanteur révoltantes; il n'en existe peut-être pas de plus faiblement constitué, ni d'une physionomie plus éloignée des formes auxquelles nous attachons l'idée de la beauté : leur taille moyenne est au-dessous de quatre pieds dix pouces; leur corps est

grêle, leur voix faible et aiguë, comme celle des enfans; ils ont les os des joues saillans; les yeux petits, chassieux, et fendus diagonalement; la bouche large, le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils laissent croître leurs cheveux, et ils les tressent à peu près comme nous. Ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules; et le portrait que je viens de tracer convient autant à leur physionomie qu'à celle des hommes, dont il serait assez difficile de les distinguer, si une légère différence dans l'habillement, et une gorge qui n'est serrée par aucune ceinture, n'annonçaient leur sexe : elles ne sont cependant assujetties à aucun travail forcé qui ait pu, comme chez les Indiens de l'Amérique, altérer l'élégance de leurs traits, si la nature les eût pourvues de cet avantage. Tous leurs soins se bornent à tailler et à coudre leurs habits, à disposer le poisson pour être séché, et à soigner leurs enfans, à qui elles donnent à téter jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans; ma surprise fut extrême d'en voir un de cet âge, qui, après avoir bandé un petit

arc, tiré assez juste une flèche, donné des coups de bâton à un chien, se jeta sur le sein de sa mère, et y prit la place d'un enfant de cinq à six mois, qui s'était endormi sur ses genoux.

Ce sexe paraît jouir parmi eux d'une assez grande considération. Ils n'ont jamais conclu aucun marché avec nous sans le consentement de leurs femmes; les pendans d'oreilles d'argent, et les bijoux de cuivre servant à orner leurs habits, sont uniquement réservés aux femmes et aux petites filles. Les hommes et les petits garçons sont vêtus d'une camisole de nankin, ou de peau de chien ou de poisson, taillée comme les chemises des charretiers. Si elle descend au-dessous du genou, ils n'ont point de caleçon. Dans le cas contraire, ils en portent à la chinoise, qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Tous ont des bottes de peau de loup marin, mais ils les conservent pour l'hiver; et ils portent dans tous les temps, et à tout âge, même à la mamelle, une ceinture de cuir à laquelle sont attachés un couteau à gaîne, un briquet, un petit sac pour contenir du tabac, et une pipe.

Le costume des femmes est un peu différent; elles sont enveloppées d'une large robe de nankin, ou de peau de saumon, qu'elles ont l'art de tanner parfaitement et de rendre extrêmement souple. Cet habillement leur descend jusqu'à la cheville du pied, et il est quelquefois bordé d'une frange de petits ornemens de cuivre, qui font un bruit semblable à celui des grelots. Les saumons dont la peau sert à leur habillement, ne se pêchent pas en été, et pèsent trente ou quarante livres. Ceux que nous venions de prendre au mois de juillet, étaient du poids de trois ou quatre livres seulement; mais leur nombre et la délicatesse de leur goût compensaient ce désavantage : nous croyons tous n'en avoir jamais mangé de meilleurs. Nous ne pouvons parler de la religion de ce peuple, n'ayant aperçu ni temples ni prêtres, mais peut-être quelques idoles, grossièrement sculptées, suspendues au plancher de leurs cabanes : elles représentaient des enfans, des bras, des mains, des jambes, et ressemblaient beaucoup aux *ex-voto* de plusieurs de nos chapelles de campagne. Il serait possible que ces simulacres,

que nous avons peut-être faussement pris pour des idoles, ne servissent qu'à leur rappeler le souvenir d'un enfant dévoré par des ours, ou de quelque chasseur blessé par ces animaux : il n'est cependant guère vraisemblable qu'un peuple si faiblement constitué soit exempt de superstition. Nous avons soupçonné qu'ils nous prenaient quelquefois pour des sorciers ; ils répondaient avec inquiétude, quoiqu'avec politesse, à nos différentes questions ; et lorsque nous tracions des caractères sur le papier, ils semblaient prendre les mouvemens de la main qui écrivait pour des signes de magie, et se refusaient à répondre à ce que nous leur demandions, en faisant entendre que c'était un mal. Ce n'est qu'avec une extrême difficulté et la plus grande patience que M. Lavaux, chirurgien-major de l'Astrolabe, est parvenu à former le vocabulaire des Orotchys et celui des Bitchys. Nos présens ne pouvaient vaincre leurs préjugés à cet égard ; ils ne les recevaient même qu'avec répugnance, et ils les refusèrent souvent avec opiniâtreté. Je crus m'apercevoir qu'ils désiraient peut-être plus de délica-

tesse dans la manière de les leur offrir; et, pour vérifier si ce soupçon était fondé, je m'assis dans une de leurs cases, et après avoir approché de moi deux petits enfans de trois ou quatre ans, et leur avoir fait quelques légères caresses, je leur donnai une pièce de nankin, couleur de rose, que j'avais apportée dans ma poche. Je vis les yeux de toute la famille témoigner une vive satisfaction; et je suis certain qu'ils auraient refusé ce présent si je le leur eusse directement adressé. Le mari sortit de sa case, et rentra bientôt après avec son plus beau chien, qu'il me pria d'accepter; je le refusai, en cherchant à lui faire comprendre qu'il lui serait plus utile qu'à moi: mais il insista; et, voyant que c'était sans succès, il fit approcher les deux enfans qui avaient reçu le nankin, et appuyant leurs petites mains sur le dos du chien, il me fit entendre que je ne devais pas refuser ses enfans. La délicatesse de ces manières ne peut exister que chez un peuple très-policé. Je crois que la civilisation d'une nation qui n'a ni troupeaux ni culture, ne peut aller au-delà. Je dois faire observer que les chiens sont leur bien le plus

précieux : ils les attellent à de petits traîneaux fort légers, très-bien faits, absolument semblables à ceux des Kamtschadales. Ces chiens, de l'espèce des chiens-loups, sont forts quoique d'une taille moyenne, extrêmement dociles, très-doux, et paraissent avoir le caractère de leurs maîtres; tandis que ceux du Port des Français, beaucoup plus petits, mais de la même espèce, étaient sauvages et féroces. Un chien de ce port, que nous avions pris et conservé pendant plusieurs mois à bord, se vautrait dans le sang lorsqu'on tuait un bœuf ou un mouton; il courait sur les poules comme un renard : il avait plutôt les inclinations d'un loup que celles d'un chien domestique. Il tomba à la mer pendant la nuit, dans un fort roulis, poussé peut-être par quelque matelot dont il avait dérobé la ration.

Les voyageurs dont les quatre pirogues étaient échouées devant le village, avaient excité notre curiosité, ainsi que leur pays des Bitchys au sud de la baie de Castries. Nous employâmes toute notre adresse à les questionner sur la géographie du pays:

nous traçâmes sur du papier la côte de Tartarie, le fleuve Ségalien, l'île de ce nom, qu'ils appellent aussi *Tchoka*, vis-à-vis de cette même côte, et nous laissâmes un passage entre deux. Ils prirent le crayon de nos mains, et joignirent par un trait l'île au continent; poussant ensuite leur pirogue sur le sable, ils nous donnaient à entendre qu'après être sortis du fleuve ils avaient poussé ainsi leur embarcation sur le banc de sable qui joint l'île au continent, et qu'ils venaient de tracer; puis arrachant, au fond de la mer, de l'herbe, dont j'ai déjà dit que le fond de ce golfe était rempli, ils la plantèrent sur le sable, pour exprimer qu'il y avait aussi de l'herbe marine sur le banc qu'ils avaient traversé. Ce rapport fait sur les lieux par des voyageurs qui sortaient du fleuve, rapport si conforme au résultat de ce que nous avions vu, puisque nous ne nous étions arrêtés que par les six brasses, ne nous laissa aucun doute. Pour qu'on puisse concilier ce récit avec celui des peuples de la baie de Langle, il suffit qu'à mer haute il

reste, dans quelques points du banc, des ouvertures avec trois ou quatre pieds d'eau, quantité plus que suffisante pour leurs pirogues. Comme c'était cependant une question intéressante, et qu'elle n'avait point été résolue directement devant moi, je fus à terre le lendemain, et nous eûmes par signes une conversation dont le résultat fut le même. Enfin M. de Langle et moi chargeâmes M. Lavaux, qui avait une sagacité particulière pour s'exprimer et comprendre les langues étrangères, de faire de nouvelles recherches. Il trouva les Bitchys invariables dans leur rapport; et j'abandonnai alors le projet que j'avais formé d'envoyer ma chaloupe jusqu'au fond du golfe, qui ne devait être éloigné de la baie de Castries que de dix ou douze lieues. Ce plan aurait d'ailleurs eu de grands inconvéniens: la plus petite brise du sud fait grossir la mer, dans le fond de cette manche, au point qu'un bâtiment qui n'est pas ponté court risque d'être rempli par les lames, qui brisent souvent comme sur une barre; d'ailleurs, les brumes continuelles et l'opiniâtreté des vents du sud rendaient l'é-

poque du retour de la chaloupe fort incertaine ; et nous n'avions pas un instant à perdre : ainsi, au lieu d'envoyer la chaloupe éclaircir un point de géographie sur lequel il ne pouvait me rester aucun doute, je me proposai de redoubler d'activité pour sortir enfin du golfe dans lequel nous naviguions depuis trois mois, que nous avions exploré presque entièrement jusqu'au fond, traversé plusieurs fois dans tous les sens, et sondé constamment, autant pour notre sûreté que pour ne laisser rien à désirer aux géographes. La sonde pouvait seule nous guider au milieu des brumes dans lesquelles nous avons été si long-temps enveloppés ; elles n'ont pas lassé du moins notre patience, et nous n'avons pas laissé un seul point des deux côtes sans relèvement. Il ne nous restait plus qu'un point intéressant à éclaircir, celui de l'extrémité méridionale de l'île Ségalien, que nous connaissions seulement jusqu'à la baie de Langle, par 47° 49' ; et j'avoue que j'en aurais peut-être laissé le soin à d'autres, s'il m'eût été possible de débouquer, parce que la saison s'avançait, et que je ne me dissimulais pas l'extrême difficulté de

remonter deux cents lieues au vent, dans un canal aussi étroit, plein de brumes, et où les vents de sud n'avaient jamais varié que de deux quarts vers l'est ou vers l'ouest. Je savais, à la vérité, par la relation du Kastricum, que les Hollandais avaient eu des vents de nord au mois d'août : mais il faut observer qu'ils avaient navigué sur la côte orientale de leur prétendu Jesso; que nous, au contraire, nous étions engolfés entre deux terres dont l'extrémité se trouvait dans les mers à mousson, et que cette mousson règne sur les côtes de Chine et de Corée jusqu'au mois d'octobre.

Il nous paraissait que rien ne pouvait détourner les vents de la première impulsion qu'ils avaient reçue : ces réflexions ne me rendaient que plus ardent à hâter notre départ, et j'en avais fixé irrévocablement l'époque au 2 août. Le temps qui nous restait jusqu'à ce moment fut employé à reconnaître quelque partie de la baie, ainsi que les différentes îles dont elle est formée. Nos naturalistes firent des courses sur tous les points de la côte qui paraissaient devoir satisfaire notre curiosité. M. de Lamanon lui-même, qui avait

essuyé une longue maladie, et dont la convalescence était très-lente, voulut nous accompagner : les laves, et autres matières volcaniques, dont il apprit que ces îles étaient formées, ne lui permirent pas de songer à sa faiblesse. Il reconnut, avec l'abbé Mongès et le père Receveur, que la plus grande partie des substances des environs de la baie et des îles qui en forment l'entrée, étaient des laves rouges, compactes, ou poreuses ; des basaltes gris, en table, ou en boule ; et enfin des trapps qui paraissaient n'avoir pas été attaqués par le feu, mais qui avaient fourni la matière des laves et des basaltes qui s'étaient fondus dans le fourneau : différentes cristallisations se rencontraient parmi ces matières volcaniques dont l'éruption était jugée très-ancienne. Ils ne purent découvrir les cratères des volcans : un séjour de plusieurs semaines eût été nécessaire pour étudier et suivre les traces qui pouvaient y conduire.

M. de la Martinière parcourut, avec son activité ordinaire, les ravins, le cours des rivières, pour chercher, sur les bords, des plantes nouvelles ; mais il trouva que

les mêmes espèces qu'il avait rencontrées dans les baies de Ternai et de Suffren, et en moindre quantité. La végétation était à peu près au point où on la voit aux environs de Paris vers le 15 mai : les fraises et les framboises étaient encore en fleur, le fruit des groseillers commençait à rougir ; et le céleri ainsi que le cresson étaient très-rares. Nos conchyliologistes furent plus heureux ; ils trouvèrent des huîtres feuilletées, extrêmement belles, d'une couleur vineuse et noire, mais si adhérentes au rocher, qu'il fallait beaucoup d'adresse pour les en détacher ; leurs feuilles étaient si minces, qu'il nous a été très-difficile d'en conserver d'entières : nous prîmes aussi à la drague quelque buccins d'une belle couleur, des peignes, de petites moules de l'espèce la plus commune, ainsi que différentes cames.

Nos chasseurs tuèrent plusieurs gélinottes, quelques canards sauvages, des cormorans, des guillemots, des bergeronnettes blanches et noires, un petit gobemouche d'un bleu azuré, que nous n'avons trouvé décrit par aucun ornithologiste :

mais toutes ces espèces étaient peu répandues. La nature de tous les êtres vivans est comme engourdie dans ces climats presque toujours glacés, et les familles y sont peu nombreuses. Le cormoran, le goéland, qui se réunissent en société sous un ciel plus heureux, vivent ici solitaires sur la cime des rochers. Un deuil affligeant et sombre semble régner sur le bord de la mer, et dans les bois, qui ne retentissent que du croassement de quelques corbeaux, et servent de retraite à des aigles à tête blanche, et à d'autres oiseaux de proie. Le martinet, l'hirondelle de rivage, paraissent seuls être dans leur vraie patrie : on en voyait des nids et des vols sous tous les rochers qui forment des voûtes au bord de la mer. Je crois que l'oiseau le plus généralement répandu sur tout le globe est l'hirondelle de cheminée ou de rivage, ayant rencontré l'une ou l'autre espèce dans tous les pays où j'ai abordé.

Quoique je n'aie point fait creuser la terre, je crois qu'elle reste gelée pendant l'été à une certaine profondeur, parce que l'eau de notre aiguade n'avait qu'un degré et demi de chaleur au-dessus de la glace,

et que la température des eaux courantes, observée avec un thermomètre, n'a jamais excédé quatre degrés : le mercure cependant se tenait constamment à quinze degrés, quoiqu'en plein air. Cette chaleur momentanée ne pénètre point ; elle hâte seulement la végétation, qui doit naître et mourir en moins de trois mois, et elle multiplie en peu de temps à l'infini les mouches, les moustiques, les maringouins, et d'autres insectes incommodes.

Les indigènes ne cultivent aucune plante ; ils paraissent cependant aimer beaucoup les substances végétales : la graine des Mantcheoux, qui pourrait bien être un petit millet mondé, faisait leurs délices. Ils ramassent avec soin différentes racines spontanées, qu'ils font sécher pour leur provision d'hiver, entre autres celle du lis jaune ou saranne, qui est un véritable ognon. Très-inférieurs, par leur constitution physique et par leur industrie, aux habitans de l'île Ségalien, ils n'ont pas, comme ces derniers, l'usage de la navette, et ne sont vêtus que d'étoffes chinoises les plus communes, et de dépouilles de quelques animaux terrestres

ou de loups marins. Nous avons tué un de ces derniers à coups de bâton ; notre jardinier, M. Collignon, le trouva endormi sur le bord de la mer : il ne différait en rien de ceux de la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Cette rencontre fut suivie, pour lui, d'un événement malheureux : une ondée de pluie l'ayant surpris dans le bois pendant qu'il y semait des graines d'Europe, il voulut faire du feu pour se sécher, et fit imprudemment usage de poudre pour l'allumer ; le feu se communiqua à sa poire à poudre qu'il tenait à la main, l'explosion lui brisa l'os du pouce, et il fut si grièvement blessé, qu'il n'a dû la conservation de son bras qu'à l'habileté de M. Rollin, notre chirurgien-major. Je prendrai occasion de dire ici que M. Rollin, en partageant ses soins à tous les hommes de notre équipage, s'attachait particulièrement à ceux qui paraissaient jouir de la meilleure santé. Il avait remarqué chez plusieurs un commencement de scorbut, annoncé par des enflures aux gencives et aux jambes ; ce principe s'était développé à terre ; il aurait cédé à un séjour de deux semaines :

mais nous ne pouvions les passer à la baie de Castries ; nous nous flattâmes que le moût de bière, la sapinette, l'infusion de quinquina mêlée avec l'eau de l'équipage, dissiperaient ces faibles symptômes, et nous donneraient le temps d'attendre une relâche où il nous fût possible de séjourner plus long-temps.

Départ de la baie de Castries. — Découverte du détroit qui sépare le Jesso de l'Oku-Jesso. — Relâche à la baie de Crillon sur la pointe de l'île Tchoka ou Ségalien. — Détails sur ses habitans et sur leur village. — Nous traversons le détroit et reconnaissons toutes les terres découvertes par les Hollandais du Kastricum. — Ile des États. — Détroit d'Uriès. — Terre de la Compagnie. — Ile des Quatre-Frères. — Ile de Marikan. — Nous traversons les Kuriles et faisons route ponr le Kamtschatka.

Le 2 août, ainsi que je l'avais annoncé, nous mîmes à la voile avec une petite brise de l'ouest, qui ne régnait qu'au fond de la baie. Les vents de sud nous attendaient

à une lieue au large de la pointe de Clostercam ; ils furent d'abord clairs et très-modérés : nous louvoyâmes avec assez de succès, et les bordées nous furent favorables. Je m'attachai plus particulièrement à reconnaître la petite partie de la côte de Tartarie, que nous avions perdue de vue depuis le 49e degré jusqu'au 50e, parce que nous avions serré de très-près l'île Ségalien. Je prolongeai donc, au retour, la côte du continent, jusqu'au point de notre dernier relèvement à la vue du pic Lamanon. Le temps, qui avait été très-beau, devint très-mauvais le 6 ; nous essuyâmes un coup de vent du sud, moins alarmant par sa violence que par l'agitation qu'il causait à la mer. Nous fûmes forcés de faire porter à nos bâtimens toute la voile que les mâts et le côté des frégates pouvaient supporter, afin de moins dériver, et de ne pas perdre en un jour ce que nous avions gagné dans trois. La pluie, la brume, le vent, la position où nous nous trouvions dans un canal dont les terres nous étaient cachées par les brumes, tout contribuait à rendre notre situation au moins extrêmement fatigante. Mais ces

bourrasques dont nous murmurions, étaient les avant-coureurs des vents du nord, sur lesquels nous n'avions pas compté; ils se déclarèrent le 8, après un orage, et nous firent atteindre, le 9 au soir, la latitude de la baie de Langle, d'où nous étions partis depuis le 14 juillet.

Un banc, dont le fond est très-régulier, et sur lequel il n'y a aucun danger, se prolonge de dix lieues du nord au sud, devant la baie de Langle, et se porte à environ huit lieues dans l'ouest. Nous le dépassâmes en courant au sud, et je mis en panne à dix heures du soir jusqu'au jour, afin de ne pas laisser la plus petite ouverture sans la reconnaître. Le lendemain, nous continuâmes à prolonger la côte, à deux lieues de distance, et nous aperçûmes dans le sud-ouest une petite île plate, qui formait, avec celle de Ségalien, un canal d'environ six lieues. Je l'appelai *île Monneron*, du nom de l'officier du génie employé dans cette expédition. Nous dirigeâmes notre route entre ces deux îles, où nous ne trouvâmes jamais moins de cinquante brasses d'eau. Bientôt nous eûmes connaissance d'un pic, dont l'éléva-

tion était au moins de mille ou douze cents toises ; il paraissait n'être composé que d'un roc vif, et conserver de la neige dans ses fentes; on n'y apercevait ni arbres ni verdure : je l'ai nommé *pic de Langle.* Nous voyions en même temps d'autres terres plus basses. La côte de l'île Ségalien se terminait en pointe ; on n'y remarquait plus de doubles montagnes : tout annonçait que nous touchions à son extrémité méridionale , et que les terres du pic étaient sur une autre île. Nous mouillâmes le soir avec cette espérance, qui devint une certitude le lendemain, où le calme nous força de mouiller à la pointe méridionale de l'île Ségalien. Cette pointe, que j'ai nommée *cap Crillon* , est située par 45° 57' de latitude nord, et 140° 34' de longitude orientale; elle termine cette île, une des plus étendues du nord au sud qui soient sur le globe, séparée de la Tartarie par une manche qui finit au nord par des bancs, entre lesquels il n'y a point de passage pour les vaisseaux, mais où il reste vraisemblablement quelque chenal pour des pirogues , entre ces grandes herbes marines qui obstruent le détroit. Cette

même île est l'Oku-Jesso ; et l'île de Chicha, qui était par notre travers, séparée de celle de Ségalien par un canal de douze lieues, et du Japon par le détroit de Sangaar, est le Jesso des Japonais, et s'étend au sud jusqu'au détroit de Sangaar. La chaîne des îles Kuriles est beaucoup plus orientale, et forme, avec le Jesso et l'Oku-Jesso, une seconde mer qui communique avec celle d'Okhostk, et d'où on ne peut pénétrer sur la côte de Tartarie qu'en traversant, ou le détroit que nous venions de découvrir par 45° 40', ou celui de Sangaar, après avoir débouqué entre les Kuriles. Ce point de géographie, le plus important de ceux que les voyageurs modernes avaient laissé à résoudre à leurs successeurs, nous coûtait bien des fatigues, et il avait nécessité beaucoup de précautions, parce que les brumes rendent cette navigation extrêmement difficile. Depuis le 10 avril, époque de notre départ de Manille, jusqu'au jour auquel nous traversâmes le détroit, nous n'avons relâché que trois jours dans la baie de Ternai, un jour dans la baie de Langle, et cinq jours dans la baie de Castries. C'est au

cap Crillon que nous reçûmes à bord, pour la première fois, la visite des insulaires; car, sur l'une ou l'autre côte, ils avaient reçu la nôtre sans témoigner la moindre curiosité ou le moindre désir de voir nos vaisseaux. Ceux-ci montrèrent d'abord quelque défiance, et ne s'approchèrent que lorsque nous leur eûmes prononcé plusieurs mots du vocabulaire que M. Lavaux avait fait à la baie de Langle. Si leur crainte fut d'abord assez grande, leur confiance devint bientôt extrême. Ils montèrent sur nos vaisseaux comme s'ils eussent été chez leurs meilleurs amis, s'assirent en rond sur le gaillard, y fumèrent leurs pipes. Nous les comblâmes de présens; je leur fis donner des nankins, des étoffes de soie, des outils de fer, des rassades, du tabac, et généralement tout ce qui me paraissait leur être agréable: mais je m'aperçus bientôt que l'eau-de-vie et le tabac étaient pour eux les denrées les plus précieuses; et ce fut néanmoins celles que je leur fis distribuer le plus sobrement, parce que le tabac était nécessaire à nos équipages, et que je craignais les suites de l'eau-de-vie. Nous re-

marquâmes encore plus particulièrement dans la baie de Crillon que les figures de ces insulaires sont belles et d'une proportion de traits fort régulière; ils étaient fortement constitués et taillés en hommes vigoureux. Leur barbe descend sur la poitrine, et ils ont les bras, le cou et le dos couverts de poils; j'en fais la remarque, parce que c'est un caractère général, car on trouverait facilement en Europe plusieurs individus aussi velus que ces insulaires. Je crois leur taille moyenne inférieure d'environ un pouce à celle des Français; mais on s'en aperçoit difficilement, parce que la juste proportion des parties de leur corps, leurs différens muscles fortement prononcés, les font paraître en général de beaux hommes. Leur peau est aussi basanée que celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie.

Leurs manières sont graves, et leurs remerciemens étaient exprimés par des gestes nobles; mais leurs instances pour obtenir de nouveaux présens furent répétées jusqu'à l'importunité. Leur reconnaissance n'alla jamais jusqu'à nous offrir,

à leur tour, même du saumon, dont leurs pirogues étaient remplies, et qu'ils remportèrent en partie à terre, parce que nous avions refusé le prix excessif qu'ils en demandaient : ils avaient cependant reçu en pur don des toiles, des étoffes, des instrumens de fer, des rassades, etc. La joie d'avoir rencontré un détroit autre que celui de Sangaar nous avait rendus généreux : nous ne pûmes nous empêcher de remarquer combien, à l'égard de la gratitude, ces insulaires différaient des Orotchys de la baie de Castries, qui, loin de solliciter des présens, les refusaient souvent avec obstination, et faisaient les plus vives instances pour qu'on leur permît de s'acquitter. Si leur morale est en cela bien inférieure à celle de ces Tartares, ils ont sur eux, par le physique et par leur industrie, une supérioté bien décidée.

Tous les habits de ces insulaires sont tissus de leurs propres mains; leurs maisons offrent une propreté et une élegance dont celles du continent n'approchent pas; leurs meubles sont artistement travaillés, et presque tous de fabrique japonaise. Ils

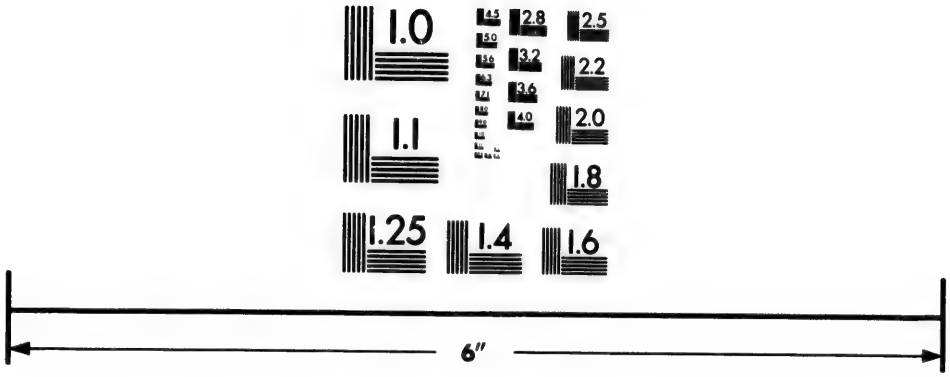
ont un objet de commerce très-important, inconnu dans la manche de Tartarie, et dont l'échange leur procure toutes leurs richesses ; c'est l'huile de baleine. Ils en récoltent des quantités considérables : leur manière de l'extraire n'est cependant pas la plus économique ; elle consiste à couper par morceaux la chair des baleines, et à la laisser pourrir en plein air sur un talus exposé au soleil ; l'huile qui en découle est reçue dans des vases d'écorce, ou dans des outres de peau de loup marin. Il est à remarquer que nous n'avons pas vu une seule baleine sur la côte occidentale de l'île, et que ce cétacée abonde sur celle de l'est. Il est difficile de douter que ces insulaires ne soient une race d'hommes absolument différente de celle que nous avons observée sur le continent, quoiqu'ils n'en soient séparés que par un canal de trois ou quatre lieues, obstrué par des bancs de sable et de goémon : ils ont cependant la même manière de vivre ; la chasse, et plus particulièrement la pêche, fournissent presque entièrement à leur subsistance. Ils laissent en friche la terre la plus fertile, et ils ont vraisembla-

blement, les uns et les autres, dédaigné l'éducation des troupeaux, qu'ils auraient pu faire venir du haut du fleuve Ségalien, ou du Japon. Mais un même régime diététique a formé des constitutions bien différentes : il est vrai que le froid des îles est moins rigoureux par la même latitude que celui des continens ; cette seule cause ne peut cependant avoir produit une différence si remarquable. Je pense donc que l'origine des Bitchys, des Orotchys, et des autres Tartares du bord de la mer, jusqu'aux environs de la côte septentrionale du Ségalien, leur est commune avec celle des Kamtschadales, des Kuriaques, et de ces espèces d'hommes qui, comme les Lapons et les Samoïèdes, sont à l'espèce humaine ce que leurs bouleaux et leurs sapins rabougris sont aux arbres des forêts plus méridionales. Les habitans de l'île Ségalien sont, au contraire, très-supérieurs par leur physique aux Japonais, aux Chinois, et aux Tartares Mantcheoux; leurs traits sont plus réguliers et approchent davantage des formes européennes. Au surplus, il est très-difficile de fouiller et de savoir lire dans les archives du

monde pour découvrir l'origine des peuples ; et les voyageurs doivent laisser les systèmes à ceux qui lisent leurs relations.

Nos premières questions furent sur la géographie de l'île, dont nous connaissions une partie mieux qu'eux. Il paraît qu'ils ont l'habitude de figurer un terrain ; car, du premier coup, ils tracèrent la partie que nous venions d'explorer, jusque vis-à-vis le fleuve Ségalien, en laissant un passage assez étroit pour leurs pirogues. Ils marquèrent chaque couchée, et lui donnèrent un nom : enfin on ne peut pas douter que, quoique éloignés de l'embouchure de ce fleuve de plus de cent cinquante lieues, ils n'en aient tous une parfaite connaissance ; et, sans cette rivière, formant le point de communication avec les Tartares Mantcheoux, qui commercent avec la Chine, les Bitchys, les Orotchys, les Ségaliens, et généralement tous les peuples de ces contrées maritimes, auraient aussi peu de connaissance des Chinois et de leurs marchandises qu'en ont les habitans de la côte d'Amérique. Leur sagacité fut en défaut lorsqu'il leur fallut dessiner la côte orientale de leur île;

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

ils la tracèrent toujours sur la même ligne nord et sud, et parurent ignorer que la direction en fût différente ; en sorte qu'ils nous laissèrent des doutes, et nous crûmes un instant que le cap Crillon nous cachait un golfe profond, après lequel l'île Ségalien reprenait au sud. Cette opinion n'était guère vraisemblable. Le fort courant qui venait de l'est annonçait une ouverture : mais comme nous étions en calme plat, et que la prudence ne nous permettait pas de nous laisser dériver à ce courant, qui aurait pu nous entraîner trop près de la pointe, M. de Langle et moi crûmes devoir envoyer à terre un canot, commandé par M. de Vaujuas ; et nous donnâmes ordre à cet officier de monter sur le point le plus élevé du cap Crillon, et d'y relever toutes les terres qu'il apercevrait en delà. Il était de retour avant la nuit. Son rapport confirma notre première opinion ; et nous demeurâmes convaincus qu'on ne saurait être trop circonspect, trop en garde contre les méprises, lorsqu'on veut faire connaître un grand pays d'après des données aussi vagues, aussi sujettes à illusion, que celles que nous avions pu nous pro-

curer. Ces peuples semblent n'avoir aucun égard, dans leur navigation, au changement de direction. Une crique de la longueur de trois ou quatre pirogues leur paraît un vaste port; et une brasse d'eau, une profondeur presque incommensurable: leur échelle de comparaison est leur pirogue, qui tire quelques pouces d'eau et n'a que deux pieds de largeur.

M. de Vaujuas visita, avant de revenir à bord, le village de la pointe, où il fut parfaitement bien reçu. Il y fit quelques échanges, et nous rapporta beaucoup de saumons. Il trouva les maisons mieux bâties, et surtout plus richement meublées, que celles de la baie d'Estaing; plusieurs étaient décorées intérieurement avec de grands vases vernis du Japon. Comme l'île Ségalien n'est séparée de l'île Chicha que par un détroit de douze lieues de largeur, il est plus aisé aux habitans des bords du détroit de se procurer les marchandises du Japon, qu'il ne l'est à leurs compatriotes qui sont plus au nord; ceux-ci à leur tour sont plus près du fleuve Ségalien et des Tartares Mantcheoux, auxquels ils vendent l'huile de baleine, qui est la base de leurs échanges.

Les insulaires qui étaient venus nous visiter se retirèrent avant la nuit, et nous firent comprendre par signes qu'ils reviendraient le lendemain. Ils étaient effectivement à bord à la pointe du jour, avec quelques saumons, qu'ils échangèrent contre des haches et des couteaux : ils nous vendirent aussi un sabre, un habit de toile de leur pays ; et ils parurent voir avec chagrin que nous nous préparions à mettre à la voile. Ils nous engagèrent fort à doubler le cap Crillon, et à relâcher dans une anse qu'ils dessinaient, et qu'ils appelaient *Tabouoro* ; c'était le golfe d'Aniva.

Il venait de s'élever une petite brise du nord-est ; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai d'abord la route au sud-est, pour passer au large du cap Crillon, qui est terminé par un îlot ou une roche, vers laquelle la marée portait avec la plus grande force. Dès que nous l'eûmes doublée, nous aperçûmes du haut des mâts une seconde roche, qui paraissait à quatre lieues de la pointe, vers le sud-est ; je l'ai nommée *la Dangereuse*, parce qu'elle est à fleur d'eau, et qu'il est possible qu'elle

soit couverte à la pleine mer. Je fis route pour passer sous le vent de cette roche, et je l'arrondis à une lieue. La mer brisait beaucoup autour d'elle ; mais je n'ai pu savoir si c'était l'effet de la marée, ou celui des battures qui l'environnent. A cette distance, la sonde rapporta constamment vingt-trois brasses ; et lorsque nous l'eûmes doublée, l'eau augmenta, et nous tombâmes bientôt sur un fond de cinquante brasses, où le courant paraissait modéré. Jusque-là nous avions traversé, dans ce canal, des lits de marée plus forts que ceux du Four ou du Raz de Brest : on ne les y éprouve pourtant que sur la côte de l'île Ségalien, ou dans la partie septentrionale de ce détroit. La côte méridionale, vers l'île de Chicha, y est beaucoup moins exposée; mais nous y fûmes ballottés par une houle du large ou de l'est, qui nous mit toute la nuit dans le plus grand danger d'aborder l'Astrolabe, parce qu'il faisait calme plat, et que ni l'une ni l'autre frégate ne gouvernaient. Nous nous trouvâmes, le lendemain, au nord du village d'Acqueis, ainsi nommé dans le voyage du Kastricum. Nous venions de traverser

le détroit qui sépare le Jesso de l'Oku-Jesso, et nous étions très-près de l'endroit où les Hollandais avaient mouillé à Acqueis. Ce détroit leur avait été sans doute caché par des brumes ; et il est vraisemblable que des sommets de montagnes qui sont sur l'une et l'autre île, leur avaient fait croire qu'ils étaient liés entre eux par des terres basses : d'après cette opinion, ils avaient tracé une continuation de côte dans l'endroit même où nous avons passé. A cette erreur près, les détails de leur navigation sont assez exacts. Nous relevâmes le cap Aniva, presque au même rumb que celui qui est indiqué sur les cartes hollandaises. Nous aperçûmes aussi le golfe auquel le Kastricum a donné le même nom d'Aniva : il est formé par le cap de ce nom et le cap Crillon. La latitude de ces caps ne différait que de dix à douze minutes, et leur longitude, depuis le cap Nabo, de moins d'un degré, de celles que nous avons déterminées ; précision étonnante pour le temps où fut faite la campagne du Kastricum. Je me suis imposé la loi de ne changer aucun des noms donnés par les Hollandais, lorsque

la similitude des rapports me les a fait connaître : mais une singularité assez remarquable, c'est que les Hollandais, en faisant route d'Acqueis au golfe d'Aniva, passèrent devant le détroit que nous venions de découvrir, sans se douter, lorsqu'ils furent mouillés à Aniva, qu'ils étaient sur une autre île ; tant sont semblables les formes extérieures, les mœurs et les manières de vivre de ces peuples.

Le temps fut très-beau le lendemain ; mais nous fîmes peu de chemin à l'est. Nous relevâmes le cap Aniva au nord-ouest, et nous en aperçûmes la côte orientale qui remonte au nord vers le cap Patience, par la latitude de 49°. Le temps continua d'être beau ; mais les vents d'est-sud-est, qui soufflaient constamment depuis quatre jours, retardèrent notre marche vers les îles des États et de la Compagnie. Notre latitude nord fut observée, le 15, de 46° 9', et notre longitude orientale de 142° 57'. Nous n'apercevions aucune terre, et nous essayâmes plusieurs fois, et toujours vainement, de trouver fond avec une ligne de deux cents brasses.

Le 16 et le 17, le ciel fut couvert, blanchâtre, et le soleil ne parut pas; les vents passèrent à l'est, et je pris la bordée du sud pour m'approcher de l'île des États, dont nous eûmes une parfaite connaissance. Le 19, nous relevâmes le cap Troun au sud, et le cap Uriès au sud-est un quart est.

Le 20, nous aperçûmes l'île de la Compagnie, et reconnûmes le détroit d'Uriès, qui était cependant très-embrumé. Nous prolongeâmes, à trois ou quatre lieues, la côte septentrionale de l'île de la Compagnie; elle est aride, sans arbres ni verdure; elle nous parut inhabitée et inhabitable. Nous remarquâmes les taches blanches dont parlent les Hollandais : nous les prîmes d'abord pour de la neige, mais un plus mûr examen nous fit apercevoir de larges fentes dans des rochers; elles avaient la couleur du plâtre. A six heures du soir, nous étions par le travers de la pointe du nord-est de cette île, terminée par un cap très-escarpé, que j'ai nommé *cap Kastricum*, du nom du vaisseau à qui l'on doit cette découverte. Nous apercevions au-delà quatre petites îles ou îlots,

et au nord un large canal qui paraissait ouvert à l'est-nord-est, et formait la séparation des Kuriles d'avec l'île de la Compagnie.

Le 21, le 22 et le 23 furent si brumeux, qu'il nous fut impossible de continuer notre route à l'est, à travers les Kuriles, que nous n'aurions pu apercevoir à deux encâblures. Nous restâmes bord sur bord à l'ouvert du détroit, où la mer ne paraissait agitée par aucun courant. Le temps, quoique très-brumeux, nous avait permis de faire route pendant une partie de cette journée, parce qu'il y eut de fréquens éclaircis ; et nous aperçûmes et relevâmes la plus septentrionale des îles des Quatre-Frères, et deux pointes de l'île Marikan, que nous prenions pour deux îles. La plus méridionale restait à l'est 15° sud. Nous n'avions avancé, depuis trois jours, que de quatre lieues vers le nord-est; et les brumes s'étant beaucoup épaissies, et ayant continué sans aucun éclairci, le 24, le 25 et le 26, nous fûmes obligés de rester bord sur bord entre ces îles, dont nous ne connaissions ni l'étendue ni la direction, n'ayant pas, comme sur les

côtes de la Tartarie et de l'Oku-Jesso, la ressource de sonder pour connaître la proximité de la terre, parce qu'ici l'on ne trouve point de fond. Cette situation, une des plus fatigantes et des plus ennuyeuses de la campagne, ne finit que le 29. Il se fit un éclairci, et nous aperçûmes des sommets dans l'est; je fis route pour les approcher. Bientôt les terres basses commencèrent à se découvrir, et nous reconnûmes l'île Marikan, que je regarde comme la première des Kuriles méridionales. Son étendue, du nord-est au sud-ouest, est d'environ douze lieues. Un gros morne la termine à chacune de ses extrémités; et un pic, ou plutôt un volcan, à en juger par sa forme, s'élève au milieu. Comme j'avais le projet de sortir des Kuriles par la passe que je supposais au nord de l'île Marikan, je fis route pour approcher la pointe du nord-est de cette île. J'en apercevais deux autres à l'est-nord-est, mais plus éloignées, et elles paraissaient laisser entre elles et la première un canal de quatre à cinq lieues : mais, à huit heures du soir, les vents passèrent au nord et faiblirent; la mer étant fort hou-

leuse, je fus obligé de virer de bord et de porter à l'ouest pour m'éloigner de la côte, parce que la lame nous jetait à terre, et que nous n'avions pas trouvé fond à une lieue du rivage, avec une ligne de deux cents brasses. Ces vents du nord me décidèrent à débouquer par le canal qui est au sud de l'île Marikan et au nord des Quatre-Frères ; il m'avait paru large : sa direction était au sud, parallèle à peu près à celle du canal d'Uriès ; ce qui m'éloignait de ma route : mais les vents ne me laissaient pas le choix d'un autre parti ; et les jours clairs étaient si rares, que je crus devoir profiter du seul que nous eussions eu depuis dix jours.

Nous forçâmes de voiles pendant la nuit pour arriver à l'entrée de ce canal ; il ventait fort peu, et la mer était extrêmement grosse. Au jour, nous relevâmes au sud-est, à environ deux lieues de distance, la pointe du sud-ouest de Marikan, que j'ai nommée *cap Rollin*, du nom de notre chirurgien-major ; et nous restâmes en calme plat sans avoir la ressource de mouiller, si nous étions portés à terre ; car la sonde ne rapportait point de fond. Heureusement,

le courant nous entraînait sensiblement vers le milieu du canal, dont la largeur est d'environ quinze lieues, et nous avançâmes à peu près cinq lieues vers l'est-sud-est, sans qu'il y eût assez de vent pour gouverner. Nous apercevions, dans le sud-ouest, les îles des Quatre-Frères. La nuit fut très-belle ; les vents se fixèrent à l'est-nord-est, et nous donnâmes dans la passe, au clair de la lune : je l'ai nommée *canal de la Boussole*, et je crois que ce canal est le plus beau de tous ceux qu'on peut rencontrer entre les Kuriles. Nous fîmes très-bien de saisir cet intervalle ; car le temps se couvrit à minuit, et la brume la plus épaisse nous enveloppa le lendemain à la pointe du jour, avant que nous eussions la certitude d'être entièrement débouqués. Je continuai la bordée du sud au milieu de ces brumes, avec le projet d'approcher au premier éclairci les îles situées au nord, et de les relever, s'il était possible, jusqu'à la pointe de Lopatka ; mais les brumes étaient encore plus constantes ici que sur la côte de Tartarie. Depuis dix jours, nous n'avions eu de clarté que pendant vingt-quatre heures :

encore ce temps fut-il passé en calme presque plat ; et nous fûmes heureux de profiter de la moitié d'une belle nuit pour débouquer.

A six heures du soir, je pris la bordée du nord, vers la terre, dont je me supposais éloigné de douze lieues : la brume était toujours aussi épaisse. Vers minuit, les vents passèrent à l'ouest, et je fis route à l'est, attendant le jour pour me rapprocher de la côte. Le jour parut sans que la brume se dissipât ; le soleil perça cependant deux fois dans la matinée, et il étendit pendant quelques minutes seulement notre horizon à une ou deux lieues : nous en profitâmes pour prendre des hauteurs absolues du soleil, afin de connaître l'heure et d'en conclure la longitude. Ces observations nous laissaient quelque incertitude, parce que l'horizon n'était pas terminé : elles nous apprirent néanmoins que nous avions été portés d'environ dix lieues dans le sud-est ; ce qui était très-conforme aux résultats des différens relèvemens que nous avions faits la veille pendant le calme. La brume reprit avec opiniâtreté ; elle fut aussi épaisse le lendemain : alors, comme

la saison s'avançait, je me décidai à abandonner l'exploration des Kuriles septentrionales, et à faire route pour le Kamtschatka. Nous avions déterminé les plus méridionales ; c'étaient celles qui avaient laissé des incertitudes aux géographes. La position géographique de l'île Marikan étant bien fixée, ainsi que celle de la pointe de Lopatka, il me parut inutile de sacrifier à une recherche sans résultats avantageux pour la science géographique, la santé des équipages, qui commençaient à avoir besoin de repos, et que les brumes continuelles entretenaient dans une humidité très-malsaine, malgré les précautions que nous prenions pour les en garantir. En conséquence, je fis route à l'est-nord-est, et je renonçai au projet que j'avais de mouiller à l'une des Kuriles, pour y observer la nature du terrain et les mœurs des habitans : je suis assuré qu'ils sont le même peuple que celui de Tchoka et de Chicha, d'après les relations des Russes, qui ont donné un vocabulaire de la langue de ces insulaires, parfaitement semblable à celui que nous avons formé à la baie de Langle. La seule différence consiste dans

la manière dont nous avons entendu et exprimé leur prononciation, qui ne peut pas avoir frappé d'une manière pareille des oreilles russes et des oreilles françaises. D'ailleurs, l'aspect des îles méridionales, que nous avons prolongées de très-près, est horrible ; et je crois que la terre de la Compagnie, celle des Quatre-Frères, l'île Marikan, etc., sont inhabitables. Des rochers arides, sans verdure, sans terre végétale, ne peuvent que servir de refuge à des naufragés, qui n'auraient ensuite rien de mieux à faire que de gagner promptement les îles de Chicha ou de Tchoka, en traversant les canaux qui les séparent.

La brume fut aussi opiniâtre jusqu'au 5 septembre, qu'elle l'avait été précédemment : mais comme nous étions au large, nous forçâmes de voiles au milieu des ténèbres ; et, à six heures du soir de ce même jour, il se fit un éclairci qui nous laissa voir la côte du Kamtschatka. Elle s'étendait de l'ouest un quart nord-ouest au nord un quart nord-ouest, et les montagnes que nous relevâmes à cette aire de vent étaient précisément celles du volcan

qui est au nord de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont nous étions cependant éloignés de plus de trente-cinq lieues, puisque notre latitude n'était que de 51° 30'. Toute cette côte paraissait hideuse ; l'œil se reposait avec peine, et presque avec effroi, sur ces masses énormes de rochers que la neige couvrait encore au commencement de septembre, et qui semblaient n'avoir jamais eu aucune végétation.

Nous fîmes route au nord. Le lendemain, le temps continua d'être clair. Nous avions approché la terre : elle était agréable à voir de près, et la base de ces sommets énormes, couronnés de glaces éternelles, était tapissée de la plus belle verdure, du milieu de laquelle on voyait s'élever différens bouquets d'arbres.

Nous eûmes connaissance, le 6 au soir, de l'entrée de la baie d'Avatscha ou Saint-Pierre et Saint-Paul. Le phare que les Russes ont élevé sur la pointe de l'est de cette entrée, ne fut point allumé pendant la nuit : le gouverneur nous dit, le lendemain, qu'il avait fait de vains efforts pour en entretenir le feu; le vent avait sans

cesse éteint la mèche du fanal, qui n'était abritée que par quatre planches de sapin mal jointes. Le lecteur s'apercevra que ce monument, digne du Kamtschatka, n'a été calqué sur aucun des phares de l'ancienne Grèce, de l'Egypte ou de l'Italie; mais aussi faudrait-il peut-être remonter aux temps héroïques qui ont précédé le siège de Troie, pour trouver une hospitalité aussi affectueuse que celle qu'on exerce dans ce pays sauvage. Nous entrâmes dans la baie le 7, à deux heures après midi. Le gouverneur vint à cinq lieues au-devant de nous, dans sa pirogue : quoique le soin du fanal l'eût occupé toute la nuit, il s'imputait la faute de n'avoir pu réussir à tenir sa mèche allumée. Il nous dit que nous étions annoncés depuis long-temps, et qu'il croyait que le gouverneur général de la presqu'île, qui était attendu à Saint-Pierre et Saint-Paul dans cinq jours, avait des lettres pour nous.

A peine avions-nous mouillé, que nous vîmes monter à bord le bon curé de Paratounka, avec sa femme et tous ses enfans. Dès-lors nous prévîmes que nous pour-

rions voir paraître et qu'il nous serait facile de remettre sur la scène une partie des personnages dont il est question dans le dernier Voyage de Cook.

FIN DU SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME VOLUME.

Poitiers. — Imprimerie de F.-A. SAURIN.

it fa-
partie
dans

E.